Exceptionnellement les deux premiers numéros 0 fr. 75

1re Année - no 2 | Tous les Jeudis | 16 pages | 8 Novembre 1928

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Devant une porte de l'Enfer...

« S'il y a des serrures en enfer, elles ne sont pas plus massives que celles de Saint-Lazare »

Lire en page 3, l'émouvant récit d'une visite dans la célèbre prison des femmes.

Sommaire

Page 3. *A Saint-Lazare*, par **Henri Danjou.**

Page 4. *Le double crime de la Savonnière*, par **Monsieur Lecoq.**

Page 5. *Détective à travers le monde.*

Page 6. *Comment on expie au bagne*, par **Eugène Dieudonné.**
Votre verdict...

Page 7. *La Coupe fêlée* (suite et fin) par **J. Kessel.**

Page 8 et 9. *Grands Procès... Petites causes.*

Page 10. *Si vous voulez devenir un bon détective.*
Détective-Spectacles.

Page 11. *La Vie scélérate de Lacenaire*, par **André Constant.**

Page 12. *Un émule de Raspoutine.*

Page 13. *Truquages, erreurs et combines du sport* (suite), par **C. A. Gonnet.**

Page 14. *La série sanglante* (suite), roman policier inédit, par **S. S. Van Dyne.**

A propos d'un verdict discuté

Le verdict qui a clos les débats de l'atroce procès de Pierre de Raysac a vivement ému l'opinion : à la lecture de la sentence, des coups de sifflet sont partis du fond de la salle ; manifestation spontanée qui a trouvé son écho dans le sentiment unanime qu'un crime aussi abominable méritait un autre châtiment...

Une fois de plus, au lendemain des audiences dont le compte-rendu était avidement suivi, s'est trouvé posé le problème du remaniement de la Cour d'assises, que de nombreux esprits considèrent comme indispensable pour la bonne administration de la justice.

Ici, les jurés ont jugé ainsi qu'ils le voulaient : le verdict a été l'expression exacte de leur volonté ; bien souvent, la rigueur surannée d'un article du code pénal, la complexité ou l'obscurité des questions qui leur sont posées, décident les juges populaires — de peur de frapper trop fort ou de se tromper — à s'en tirer par un acquittement pur et simple.

L'intérêt que porte le public aux modifications qui pourraient être apportées dans notre procédure criminelle commande de rappeler la proposition de loi de M. Bonnevay *adoptée par le Sénat en 1926 et qui est en instance devant la Commission de législation de la Chambre.*

Ce texte reproduit un projet mis sur pied dès le 5 juillet 1910 par M. Barthou, Garde des Sceaux : Les jurés restent maîtres de leur décision et ils délibèrent seuls, sur la question de culpabilité, hors de la présence de la Cour.

Le vote ayant eu lieu sur la culpabilité, le président de la Cour d'Assises et ses deux assesseurs délibèrent avec le jury sur l'application de la peine. Le vote a lieu au scrutin secret, chaque juré votant séparément dans l'ordre qui lui a été désigné par le sort, le président, après ses assesseurs, votant le dernier.

Cette proposition, que la Chambre se doit d'adopter sans retard, a l'avantage de laisser à la justice populaire un pouvoir d'appréciation très étendu, tout en lui permettant d'éviter certaines solutions qui sont le plus souvent, dûes à son ignorance.

LA LANTERNE SOURDE

Exception

Un gardien de la paix a été frappé par un citoyen qui n'aime pas les représentants de l'autorité. Pour une fois, l'agresseur confesse entièrement sa culpabilité. Bien plus, il reconnaît que « Monsieur l'agent » a été très gentil à son égard et qu'il ne l'a pas frappé.

Alors, le terrible président Thorel, qui juge l'affaire à la 10e chambre, ne peut s'empêcher de dire à l'agent :

« — Pour une fois que vous avez été doux, ça ne vous a pas réussi... »

Et, tout le premier, le magistrat rit largement de sa boutade.

Le gendarme psychologue

Chaque jour, un incendie éclate dans le petit village de Camps-en-Amiénois, près d'Amiens, qui, grange à grange, maison par maison, est en train de mourir.

Cela dure depuis le 11 février, malgré la surveillance policière. Les gendarmes d'Amiens, la brigade mobile veillent nuit et jour et ne peuvent mettre la main sur le coupable.

Les paysans affolés ne dorment plus, ils ne savent à qui s'en prendre. Mais le capitaine des gendarmes est plus précis. Pour lui, le coupable est un cabaretier du village..

Il appuie cette impression, toute psychologique, sur le fait que, dans les campagnes, après les incendies, les pompiers vident force pots.

Beaucoup d'incendies, c'est beaucoup d'argent dans la caisse pour le cafetier.

C'est une hypothèse qui a du moins le mérite d'être ingénieuse.

L'éloquence est une belle chose

Le verdict indulgent des jurés de Toulouse, est dû surtout à l'éloquence de Me de Moro-Giafferri. Très en forme, l'éminent avocat, prononça certainement la semaine dernière, une de ses meilleures plaidories. Car Me de Moro-Giafferri n'est pas seulement un habile avocat, c'est surtout un artiste qui a besoin pour donner toute sa mesure, d'être porté par la sympathie de ses auditeurs. Et qui pouvait mieux le goûter que ce public de Toulouse, amoureux du bien-dire, et grand amateur de joutes oratoires ?

Aussi l'émotion causée par Me de Moro-Giafferri dépassa-t-elle tout ce qu'on peut imaginer. Pendant deux heures, il parvint à attendrir sur l'accusé un public qui cependant lui était hostile ; il parvint même à l'exalter sur des blessures de guerre imaginaires.

Non seulement toutes les jolies spectatrices pleuraient, mais les jurés écrasaient des larmes le long de leur nez, le président, les yeux étrangement brillants, froissait un mouchoir dans sa main et dans leur coin, les gendarmes de service eux-mêmes, reniflaient leurs larmes.

Le joli point de vue

Les draconiennes mesures d'ordre grâce auxquelles le procureur général Donat-Guigne parvint à faire le vide dans la salle d'audience, lors du dernier grand procès d'assises à Paris, n'ont pas été imitées à Toulouse.

Un public chaque jour accru s'écrasait dans la salle, et ceux qui ne trouvaient pas sur le plancher la place nécessaire pour poser leurs deux pieds, se suspendaient à toutes les moulures. La moindre saillie des murailles trouvait dix doigts crispés pour s'y cramponner, et les cimaises étaient garnies de spectateurs en équilibre instable.

Mais l'endroit privilégié entre tous était incontestablement les hautes fenêtres dont la tablette se trouve à deux mètres du sol. De jolies spectatrices qui s'étaient hissées jusque là, suivaient fort sagement les débats sans se soucier des indiscrets demeurés sur le plancher.

La puérile excuse de l'assassin

Pour ceux qui ont suivi les débats du procès de Toulouse, il apparaît d'une façon certaine, que les parents de Pierre de Rayssac, vieux hobereaux austères et dévots, ont, par l'outrance même de leur sévérité, une grosse part de responsabilité dans le crime.

Au cours de l'instruction, pendant une entrevue de Me de Moro-Giafferri avec son client, l'avocat s'efforçait de faire expliquer au jeune homme la raison déterminante de son forfait. Celui-ci, cherchant à voir clair en lui-même, et à savoir ce qui l'avait forcé à l'affreux geste homicide, finit par reconnaître : « J'étais très en retard, je savais que j'allais me faire attraper par mon père. Je n'avais plus le temps d'envisager un autre solution... »

C'est beau, la jeunesse !

Un jeune stagiaire de province veut s'inscrire au barreau de Paris. Il s'adresse à un vieil avocat, membre du conseil de l'ordre et lui confie ses nobles ambitions : « Je veux, écrit-il, être désintéressé, respecter scrupuleusement les règles de ma profession, défendre la veuve et l'orphelin... »

Le vieil avocat lui répond : « Accourez-vite, mon jeune ami, vous n'aurez pas de concurrents ! »

* * *

L'avocat plaide, il se donne tout entier à sa défense :

« D'honnête travailleur, mon client, s'écrie-t-il, est devenu tout à coup un fripon ; il s'est mis à fréquenter les milieux crapuleux : c'est pourquoi il comparaît devant la cour... »

Les magistrats ne tinrent pas rigueur au jeune maître de l'enchaînement de ses phrases : ils accordèrent même le sursis à son fripon de client.

Bonne foi

Banale histoire de coups de couteau, l'autre jour aux appels correctionnels. Le prévenu, qui a bien l'air d'être le coupable, nie éperdument.

La victime est à la barre ; elle dépose, raconte les faits et va s'asseoir au fond de la salle, sans plus.

Le président la rappelle :

— Quoi ? Vous ne portez pas plainte ? Vous ne réclamez donc rien ?

Et l'autre de répondre :

— Ah! non... je suis de bonne foi!

Douze milliards en fumée.

M. Ernest Sturm, président du Conseil d'Administration de cinq ou six grandes compagnies d'assurances américaines, vient de se livrer à un travail de statistique dont la conclusion paraîtra effarante aux pauvres Français.

En cinq ans, les incendies ont détruit pour 2.682.647.334 dollars soit plus de 67 milliards de francs soit douze milliards et demi par an, ou, mille dollars par minute.

Rien qu'à New-York, M. Sturm a établi que le feu détruisait pour 37 dollars par minute.

Un jugement à la Salomon

La police de Belgrade avait confisqué une revue satirique pour avoir publié des images de femmes trop légèrement vêtues.

L'affaire vint devant le tribunal, qui prononça la sentence suivante :

« ...Il résulte que dans le journal la plupart des illustrations représentent des femmes à moitié nues.

Il est pourtant de notoriété publique que « le sexe féminin « porte actuellement des robes courtes, lesquelles couvrent encore moins les jambes des femmes lorsqu'elles vont s'asseoir ou qu'elles sont assises, de sorte qu'on peut voir la nudité d'une grande partie du corps. Et ceci sans parler des dancings où les danseuses exécutent des mouvements lascifs sans être poursuivies par la justice.

Considérant, etc.... le tribunal annule l'arrêté de confiscation...

Comme quoi un bon juge ne se borne pas à connaître la loi, mais se tient aussi au courant de la vie et de l'évolution des mœurs.

PASSE-PARTOUT.

BIENTOT
nous commencerons une série de reportages sur les bouges à travers le monde.

Jeudi prochain

Un reportage Sensationnel ? ? ? ? ?

Pénitentes...

De haut en bas : La cellule (×) de Mme STEINHEIL, et quelques célèbres détenues de Saint-Lazare, la prison des femmes : la danseuse MATA-HARI, Mme CAILLAUX, JOSEPHA KURES, Mme BESSARABO.

Quelques collaborateurs de DÉTECTIVE

Conan DOYLE

Henri DANJCU

C. A. GONNET

UNE Bonne Affaire

En vous abonnant, non seulement vous payez votre numéro moins cher, non seulement vous vous assurez un service régulier, mais aussi vous serez intégralement remboursé. Comment ? DETECTIVE vous le dira bientôt. Sachez déjà que les premiers abonnés seront, naturellement, les plus favorisés.

	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies	48. »	25. »	13. »
Etranger tarif A..	65. »	33. »	18. »
Etranger tarif B..	75. »	39. »	21. »

Remplissez et renvoyez-nous le bulletin d'abonnement détachable que vous trouverez page 15.

1 Franc
DÉTECTIVE
16 pages
35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITTRÉ 32-11
George-Kessel
Directeur-Rédacteur en Chef

...Saint-Lazare

par Henri DANJOU

U-DESSUS de l'inscription effacée à demi, un drapeau noirci claque sur la façade.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ
MAISON DE DÉTENTION
ET DE CORRECTION

C'était au matin, rue du Faubourg Saint-Denis. Les passants étaient rares. Sous le porche béant, une Marie-Madeleine, tôt levée, debout comme une sainte dans sa niche, fixait d'un œil vague la porte des voitures cellulaires.

Nous fumes rejetés tous les deux contre une borne. Deux camions fermés, couleur d'herbe mouillée, arrivaient ébranlant l'air matinal, faisant entendre une étrange musique. Un homme dont on ne voyait que les jambes, leur fit un passage. J'aperçus dans une cour pavée, la couronne roussie d'un platane au-dessus d'un mur lépreux. Des passants s'attroupèrent mais la porte refermée n'offrit bientôt qu'une barrière infranchissable à leur curiosité.

Plus favorisé, j'avançai. A côté de la porte des voitures cellulaires, une autre porte, plus basse indique le chemin. Une pancarte, qui baille au-dessus du judas précise que « les commissions sont reçues à 10 heures ; les paquets ne doivent pas être enveloppés dans des journaux ; le tarif de la commission est de 40 centimes ». L'œil du judas était clos, j'heurtai l'huis — car il n'y a ni sonnette, ni sonnerie aux portes de Saint-Lazare, mais un lourd marteau de fonte. Trois coups rapides. L'œil s'ouvrit dans un bruit de glissière — longue plainte rouillée, et un visage apparut :

Que voulez-vous ?

— Entrer ?

Le judas se referma. S'il y a des serrures en Enfer, elles ne sont pas plus massives que celles de Saint-Lazare. Si le Diable se sert de verrous, c'est là certainement qu'il est venu chercher ses modèles. Une clef tourna dans la serrure, le verrou répercuta un grognement sur toute la longueur de sa glissière, la porte rentra sur ses gonds...

— On va vous conduire, dit le gardien, et il m'enferma.

... J'entendais monter dans la cour un bruit de voix glapissantes.

Le premier convoi de prisonnières, reprit l'homme. Elles attendent les formalités de l'écrou.

Je les vis à travers les barreaux blancs du corps de garde. Il y en avait de jeunes ; il y en avait de vieilles. Presque toutes avaient dû se protéger de leur manteau, contre l'humidité des cellules du dépôt, aussi étaient-ils défraîchis. La plupart d'entre elles tenaient un paquet de vêtements dans une main et leur chapeau de l'autre.

Un misérable gibier de police : petites voleuses, petites meurtrières. Pas un beau visage. Pas un grand nom.

— Il en est certainement, qui pour être à ma place, donneraient plusieurs années de leur vie, pensai-je.

(*Photos Harlingue*).

Le dortoir des voleuses.

Vue générale de la prison de Saint-Lazare.

Et tandis qu'adossé, à un calorifère de porcelaine je m'emparai du règlement de la prison, pour le lire, une oraison monta de mon cœur angoissé.

— Saint-Lago, Justicier de la misère et du vice, Priez pour elles !

* * *

A peine m'arrêtai-je aux formalités de l'écrou. Des femmes entraient : d'autres s'en allaient. Dans la rue on n'eut fait aucune distinction entr'elles et d'autres femmes. Un Saint-Pierre amène contrôlait leur identité et veillait à ce qu'il n'y eut point d'erreur. Il ne s'agit pas de libérer une prévenue et d'enfermer une amazone qui a reçu son congé. L'atmosphère de ce purgatoire créait entre toutes ces élues une ressemblance malsaine.

Je traversai la cour ; franchissant une triple haie de gardiens. Une religieuse apparut. Je la suivis dans un dédale d'escaliers, où l'odeur du grésil s'amalgamait à une autre, étrange, fauve, et qui faisait penser au fumet de la soupe au choux. Comme nous arrivions dans un long couloir, un bruit de pas pressés se répercuta sous les voûtes.

— Mettez-vous contre le mur et du silence, grogna un gardien.

Six femmes s'immobilisèrent.

Le gardien vérifia si elles étaient dans l'ordre prescrit. Allaient comparaître : Geneviève Sartel, accusée d'avoir remis des vivres à une punie de privation de cantine. Louise Dancourt, qui s'était rendue coupable d'avoir brisé un vase de nuit. Marie Povignot, inculpée d'avoir caché un billet de dix francs dans son pain. Louise Cardeville, qui avait juré le Saint nom de Dieu, Berthe Lautier et Suzanne Amouroux, pécheresses par amour.

Cette fois j'étais en pleine prison.

On les fit entrer dans le bureau directorial où elles s'installèrent dans une encoignure.

C'était l'heure du prétoire...

* * *

Le prétoire est le tribunal qui juge dans les formes ordinaires les délits commis à Saint-Lazare.

Il y a deux catégories de locataires dans la maison gouvernementale de la rue du Faubourg Saint-Denis : les prévenues emprisonnées pour des délits et des crimes et les filles.

Mais les filles ne sont pas toutes dans la même situation ; il y a celles qui sont hospitalisées à l'infirmerie pour y être guéries ; il y a celles qui sont détenues de par une décision administrative du service des mœurs, pour avoir contrevenu aux règlements de la prostitution.

A partir du moment ou toutes les détenues ont franchi le seuil du bureau de l'écrou, un seul homme conserve un pouvoir sur elles : le directeur. Les gardiens ne retrouvent la direction du troupeau que lorsqu'une détenue pénètre dans le parloir où qu'elle va chez le juge.

Elles sont les prisonnières des sœurs de l'ordre de Saint-Joseph a qui est confiée la direction de leur corps et de leurs âmes.

On leur donne un costume : un corsage et une longue robe brune, plus un fichu bleu. Les prévenues de crimes et délits sont coiffées d'un bonnet brun, les filles — ironie — sont coiffés d'un bonnet blanc.

On leur apprend la règle. Elle tient en quelques lignes.

Vie en commun des détenues de même catégorie. Lever à six heures, coucher à six heures. Travail obligatoire pour les condamnées, travail facultatif pour les prévenues et les filles. Une demi-heure de promenade le matin et l'après-midi. Observation stricte du silence, à la promenade, pendant le travail, dans les cellules et au dortoir.

Qui manque à la règle s'expose aux punitions : réprimandes, privations de cantine, suppression de la correspondance, suppression des livres, mise à l'isolement dans des cages grillées et cachot noir...

De là, le prétoire...

* * *

J'ai visité la prison. Elle m'a rappelé plus d'un hôpital du temps de la guerre.

Les murs récrépits depuis peu sont couleur café au lait, les soubassements sont noirs.

En avant pour le quartier judiciaire. Toutes les cellules se ressemblent. Ce sont des pièces nues, garnies de lits — quatre, cinq, six. On voit sur les lits des matelas tachés et des polochons en bataille.

Les pistoles sont des cellules comme les autres, où il n'y a qu'un lit. Elles sont chauffées l'hiver. Cela contre quarante sous.

— Ici habita Mme Caillaux, murmure la religieuse, qui me guide, ici habita Mme Bessarabo et Paule Jacques...

Devant une cellule transformée en chapelle, la sœur murmure :

— Ici pria Saint Vincent-de-Paul.

Plus loin :

— Ici André Chénier, composa *la Jeune Captive*

On passe. Voici des salles de travail. Une religieuse, assise sur une chaise domine vingt prisonnières occupées à ourler des draps pour la troupe. Une recluse fait la lecture. Ses compagnes nous suivent des yeux : des hommes...

On n'entend que le crissement des aiguilles sur la toile et le bruit de nos pas.

Encore des cellules... Ici fut la femme Nourric, qui aida proprement a pousser un encaisseur dans la Seine... Ici vit encore, dans sa cellule capitonnée Josepha Kures, qui pleure toutes les larmes de ses yeux, disant :

— Il n'y a pas de Dieu! non, il n'y a pas de Dieu! sans quoi il ne m'aurait pas laissée condamner à mort. Car si je suis une voleuse je n'ai pas assassiné!

— Une bonne prisonnière, pourtant, dit la religieuse.

En route pour le dortoir des voleuses. C'est au troisième étage de la prison. Dès que nous ouvrons la porte une marmaille turbulente accourt. Car les voleuses ont, de par les règlements, le droit de garder leurs enfants avec elles.

— Papa ! Bonjour papa ! crient-ils.

— Ils disent papa chaque fois qu'un homme pénètre dans la salle, murmure la sœur. Ils en chantent si souvent.

Je m'arrête longuement devant les cages de l'isolement. Elles sont peintes en vert. Elle sont vides. Peut être les condamnées sont-elles à la promenade.

— Ici nous mettons les turbulentes...

On m'ouvre un cachot : j'aperçois un trou oblong et noir.

— Ici l'on calme les vicieuses et les brutales...

* * *

J'entrai dans la chapelle. L'oratoire de la Petite Roquette avec son amphithéâtre de cellules, ouvertes sur l'autel, d'où l'on voit le prêtre sans apercevoir son voisin est curieux. La chapelle de Saint-Lazare, avec sa galerie de bois et son autel baroque ressemble à n'importe quelle chapelle de collège.

— Elles viennent presque toutes à la messe, dit la religieuse.

— Par religion.

— Ou par distraction. Mais les prostituées sont peut-être celles qui prient avec le plus de foi.

Les prostituées ! Nous allions entrer dans leur quartier et la sainte femme qui m'accompagnait me parlait d'elle, comme sainte Thérèse parlait de Marie-Madeleine.

— Il en est qui ne sont pas coupables, on peut les croire. Elles nous l'affirment. Et à nous, elles disent toujours la vérité.

Il y en avait dans les salles de travail ; il y en avait dans des dortoirs, inactives, attendant en silence l'heure du crépuscule. Des adolescentes penchaient leurs têtes fragiles sur l'épaule des vieilles femmes.

Je les vis à l'infirmerie. L'infirmerie de Saint-Lazare est le temple du savant docteur Bizard, l'homme qui a visité plus d'un million de femmes. Il y en avait qui reprisaient des bas au pied de leur lit. D'autres, la converture relevée jusqu'au menton lisaient ou rêvassaient. De pauvres chairs blessées....

Comme je quittai l'infirmerie et que je traversai un long couloir, un bruit de pas monta de la cour. Je regardai par la fenêtre. La religieuse, ma conductrice, voulut m'arracher à ma contemplation. Je lui résistai.

La première fois que j'ai vu une promenade dans la cour de Saint-Lazare, c'était d'un septième étage, du balcon d'un homme libre.

C'était aussi par un jour d'automne. Je ne savais pas que du balcon d'où je plongeai sur Paris, on aperçut la prison. Tout à coup dans l'angle du ardin mouillé, je vis passer la ronde des femmes en robe de toile

Elles défilaient par deux, silencieuses, machinales, indifférentes.

Les mêmes qu'aujourd'hui, peut-être, obéissant au même rythme...

Mon cœur se serra...

De plus près le spectacle était pourtant moins impressionnant qu'il ne l'était d'un observatoire plus élevé. Les prisonnières ne se sachant pas regardées, ne jouaient pas la comédie de la tristesse. L'habitude guidait leur pas, détendait leurs visages. Elles étaient pour un moment heureuses d'être à l'air libre...

Les prisonnières en récréation n'entraient d'ailleurs pas toutes dans la ronde. Quelques isolées accroupies devant une citerne lavaient du linge.

Je cherchai parmi elles si je ne reconnaîtrai pas un visage entrevu au coin des rues, le soir. Si Nini-aux-yeux-cousus, si Christiane, n'était pas là .....

Mon attention fut distraite par le passage d'une prisonnière sur mon chemin. 'étrange fillea était flanquée d'un fonctionnaire joufflu. Elle s'effondra bientôt à deux pas de moi, contre le chambranle d'une porte.

Vingt ans, peut-être. Blonde. Elle avait un casque d'or, comme on n'en voit plus depuis 1890. Ses cheveux bouclés tombaient sur ses yeux, coupés ras au-dessus des cils.

Ses jambes frêles, amaigries dansaient dans des bas de fil. Et de tout son corps, déjà flétri, s'exhalait une immense fatigue...

Le fonctionnaire voulut me montrer comment il savait parler aux filles de cette espèce.

L'arrivée d'une détenue.

— Alors, tu préfères toujours le cachot au dortoir commun ? dit-il.

— Oui, répondit la fille.

— Pourquoi ?

— Parce que je me bats avec les autres.

— Tu as encore combien de temps à faire ?

— Trois semaines, reprit la fille. Mais l'interrogatoire la fatiguait et elle commença à se moquer visiblement du fonctionnaire.

— Et on te reverra dans combien de temps ?

Elle se balançait de droite et de gauche sans répondre, pinçant les lèvres impertinentes...

— Dans trois semaines, je parie, reprit le fonctionnaire. C'est jeune, mais ça a le vice dans le sang.

— Mais non, intervint la religieuse, tout en entourant l'adolescente de ses deux bras gainés de noir. Elle m'a promis qu'elle ne recommencerait plus et qu'elle s'occuperait de son enfant...

Je ne me défendis plus contre mon émotion et je pris la tête de la femme dans mes mains. Cette fille, cette voleuse, avait l'âge de ma sœur...

— Tu as un enfant ? dis-je.

Elle éclata en sanglots.

— Oui.

— Ou est-il ? repris-je.

— A Asnières, chez ma mère.

— Quel est son nom ?

— Jean.

— Quel âge a-t-il ?

— Un an.

La fille continuait de pleurer, se libérant de toutes ses larmes. Je n'avais plus rien à lui dire.

— Adieu, murmurai-je.

— Adieu.

Elle mit ses mains dans les miennes et les serra à les briser..

Les trois allumettes-tisons du crime de Savonnières

De toutes les affaires criminelles que la police dut se résoudre à « classer », durant ces dernières années, le double assassinat de Savonnières fut assurément l'une des plus mystérieuses. Ni Mme Lambron, la bouchère tourangelle, ni Madeleine Recollon, sa fillette, qui lui était née d'un premier lit, n'ont pu être vengées par la justice des hommes.

Le crime fut commis en avril 1926. Deux ans plus tard, je rencontrai l'un des policiers qui avaient suivi l'enquête. C'était à Orléans. Mon policier m'attira dans l'arrière-boutique d'un petit café ; puis, s'étant assuré que le patron n'écoutait point, il m'affirma que l'affaire Lambron allait incessamment « rebondir ».

J'attends encore que cette prophétie se réalise, et je doute que la magistrature fasse jamais rebondir comme une balle de caoutchouc, cette affaire qu'elle a si longtemps traînée comme un boulet.

* * *

Le massacre eut pour théâtre la maison de campagne que les Lambron possédaient à quelques lieues de Tours, au hameau de la Guillonnière, commune de Savonnières. De son corps rigide et glacé, la mère barrait l'entrée de la bicoque. La petite Madeleine, elle, avait été clouée sur son lit par une grêle de coups de couteau. Les carreaux de la chambre étaient rouges ; les draps du lit étaient rouges ; il n'y avait plus une goutte de sang dans aucun des deux cadavres.

La gendarmerie et le parquet procédèrent aux constatations avec une minutie quelque peu machinale. On démontra que le criminel avait troqué ses hardes contre un costume du boucher Lambron, puis tenté de les faire disparaître en les arrosant de pétrole et en y mettant le feu. On releva des empreintes digitales sur l'émail d'une cuvette et sur le verre d'une bouteille. On acquit la certitude que le coupable avait dérobé environ dix-sept mille francs, que la bouchère avait emportés à la Guillonnière, dans une petite sacoche de toile.

Ayant ainsi exercé leurs terribles et majestueuses fonctions, les magistrats déclarèrent : « C'est tout simple. »

La presse réclamait des précisions. Le Parquet répliqua :

« C'est tout simple, nous vous l'avons dit. Un malfaiteur est venu frapper à la porte de la bicoque, pendant que la mère dormait avec sa fillette de douze ans. Eveillée en sursaut, la mère a ouvert. C'est alors que l'homme a tué les deux femmes, dérobé l'argent, et pris la fuite. »

La terrible affaire de Savonnières se trouvait donc réduite à un crime de chemineau. Mais il ne passe pas de chemineau dans ces parages. Et puis, un chien se trouvait enfermé dans un hangar proche de la maison. Or, ce chien, quoique méchant, n'avait certainement pas aboyé puisque les voisins ne l'avaient pas entendu.

La brigade mobile arriva sur les lieux du crime, représentée par trois policiers aux larges épaules. On leur conseilla de se lancer sur la piste du chemineau fantôme. Les six épaules se soulevèrent instantanément pour exprimer la commisération. Et le commissaire Mutel, qui était le plus élevé en grade, proféra avec autorité :

— Ça, c'est un crime de boucher...

* * *

— Pour découper comme çà, continua Mutel, il n'y a que les gens de la boucherie... D'ailleurs, l'arme du crime, longue, effilée et large jusqu'à sa pointe, a certainement été un couteau de boucher... »

La brigade mobile ne s'en tint pas là. Elle refusa encore d'admettre que ce forfait eût été celui d'un passant. Si le chien n'avait pas aboyé, c'est qu'il avait flairé un familier. Au surplus, la bouchère avait coutume de réunir par un même anneau la clé de sa chambre et celle de sa cuisine, les deux pièces ne communiquant pas. Or, durant la nuit du crime, les deux clés avaient été séparées l'une de l'autre. A n'en pas douter, la bouchère avait ouvert à une personne qui lui demandait l'autorisation de coucher dans la cuisine.

On interrogea Lambron, le boucher de la rue Colbert. C'était un bonhomme vigoureux et sanguin, à l'allure pataude, à l'élocution difficile. Il fut catégorique :

— C'était la première fois que ma femme couchait seule à la Guillonnière. Il fallait vraiment que le meurtrier ait été renseigné là-dessus... Et puis, ma pauvre femme n'aurait jamais ouvert la porte à quelqu'un qui n'aurait pas crié son nom...

On lui parla des dix-sept mille francs. Il dit que c'était là toutes les économies du ménage.

Les policiers froncèrent le sourcil :

— Pourquoi donc Mme Lambron les emportait-elle dans ses déplacements ?

— Je la laissais s'occuper de nos affaires. Il le fallait bien, parce que je ne sais ni lire, ni écrire...

* * *

Il y avait, dans la famille Lambron, un épouvantable mauvais sujet. C'était le fils du boucher, né lui aussi d'un premier lit. Il avait, peu de temps auparavant, dérobé 6.000 francs à son père, volé le boucher Lebougre, son oncle, et commis quelques autres escroqueries qui l'avaient fait échouer devant un tribunal correctionnel. Au cours de l'audience, il avait, d'une voix sauvage et sifflante, proféré des menaces contre la belle-mère.

Pour l'opinion publique, il n'y avait plus de doute : c'était le fils Lambron qui avait fait le coup.

Le fils Lambron eut la chance de bénéficier d'un alibi indiscutable : il villégiaturait à cette époque, dans une prison de Saint-Etienne.

L'opinion publique se trouva de ce fait légèrement modifiée : on n'accusa plus le fils Lambron, mais un quelconque de ses amis, car le gamin passait dans la région pour un véritable chef de bande.

La police, elle, continuait ses interrogatoires, et, de tous les témoins, le boucher Lambron était celui qu'elle entendait le plus souvent. On le voyait quatre et cinq fois par jour pénétrer dans le commissariat central de Tours, où la brigade mobile avait installé son quartier général. Lambron avait le pas traînant, l'air abattu. L'appareil judiciaire l'intimidait et le privait de ses moyens. Il passait une moitié de son temps à bafouiller, l'autre moitié à pleurer.

En haut : Madame Lambron et sa fille Madeleine Recollon.
Au milieu : Bernard, le garçon boucher.
Dans le fond : La maison des Lambron à Savonnières.

Il fallut que la malignité publique fut bien grande pour que l'on considérât comme suspecte l'attitude du boucher tourangeau. Et pourtant ce fut ainsi. Lorsqu'elles passaient, rue Colbert, devant la boucherie Lambron, les commères échangeaient des propos chuchotés. Le veuf ne s'apercevait de rien, parce qu'il avait toujours les mains occupées à dépecer un quartier de bœuf ou de mouton, et l'esprit très loin ailleurs

Une nuit, pourtant, des gens qui ne passaient ordinairement pas pour des énergumènes, vinrent pousser des clameurs malveillantes sous les volets clos de Lambron. Le boucher comprit alors qu'il faisait figure d'accusé. Il en parut fort tourmenté et ne cacha pas son indignation aux policiers de la brigade mobile.

Là-dessus furent célébrées les obsèques des deux victimes. Plusieurs milliers de personnes suivirent jusqu'au cimetière le cercueil noir de la bouchère et le cercueil blanc de la petite Madeleine. Dans cette assistance, ceux qui pleuraient les deux disparues étaient assurément fort nombreux. Mais plus nombreux encore étaient ceux qui, très vaguement, espéraient « voir quelque chose ».

Ce qu'ils virent ? Ils virent Lambron cassé en deux, vieilli, sanglotant, lamentable à contempler. Au cimetière, ce rude manieur de couperet faillit s'évanouir comme une femme. Il fallut que les commères qui avaient si sévèrement discuté son cas, se précipitassent pour le soutenir...

* * *

L'enquête continuait. Chaque jour, ou à peu près, les policiers se rendaient en automobile à la maison du crime. Ils emmenaient avec eux le père Lambron et le jeune Léon Bernard, son garçon boucher. L'auto filait joyeusement entre les coteaux piqués ce vignes, sous un ciel en voiles de printemps. Et l'on eut dit que tous ces gens s'en allaient faire une simple partie des compagne.

De crainte d'avoir laissé échapper quelque indice, on fouillait sans cesse la bicoque. On s'aperçut ainsi que le criminel avait dérobé une chemise au boucher Lambron, après avoir commis son forfait. Et l'on prit l'habitude, à dater de ce jour, de regarder la chemise de tous les témoins.

Une fois aussi, je vis le commissaire Mutel se pencher sur les carreaux et ramasser deux ou trois petits objets noirs qu'il glissa précieusement dans son gousset...

Pendant ce temps, les curieux défilaient devant la maison du crime, saccageaient les rosiers grimpants, piétinaient le potager de Lambron. La Guillonnière était devenue un lieu de promenade. Lambron, se sentant perpétuellement épié, et voyant ses plates-bandes bouleversées par les touristes, serrait les poings et rageait. M. Pacsault, le divisionnaire de la brigade mobile, dut maintes fois exhorter la foule à montrer un peu plus de discrétion.

L'après-midi, la cuisine de la bicoque était transformée en cabinet d'instruction. L'inspecteur-greffier étalait ses papiers sur la table de bois blanc, encore rose de sang mal lavé. Et les commissaires faisaient comparaître devant eux tel ou tel témoin sérieux, qu'ils « cuisinaient » pendant deux ou trois heures employant alternativement la persuasion, la logique et l'autorité.

C'est à la suite d'un semblable interrogatoire que fut arrêté Léon Bernard, le premier commis de Lambron.

Moitié garçon boucher, moitié charretier, Léon Bernard était encore plus simple que ses chevaux. Avec sa physionomie bornée, son regard éteint et ses membres grêles, il était de ceux que l'on peut rencontrer vingt fois sans les remarquer. *A priori*, l'idéal qu'il pût être le criminel apparaissait comme absurde.

Une après-midi, cependant, il fut enfermé dans la cuisine, pressé de questions sur l'emploi de son temps au moment du crime, ahuri par les termes juridiques ou simplement par les expressions tant soit peu subtiles qu'on lui jeta à la face. Il paraît qu'il se contredit et se troubla. En fin de compte, les policiers lui annoncèrent qu'ils le mettaient en état d'arrestation.

Quand Léon Bernard sortit de la cuisine des Lambron, il était très pâle. Le commissaire Mutel, qui eût pu l'écraser d'un coup de poing, lui fit signe de monter dans une des voitures de la caravane policière.

Lambron parut à ce moment. Son commis se précipita :

Patron, patron... Voilà, maintenant, qu'ils m'arrêtent !...

Lambron réfléchit un moment, puis :

Mon petit gars, je sais bien que tu n'es pas capable d'avoir fait ça... Alors, ne te désole pas... Il faudra bien qu'ils te relâchent...

Les mains des deux hommes se nouèrent spontanément. Et Léon Bernard, qui semblait complètement rasséréné par les paroles de son patron, suivit docilement les policiers...

* * *

Le soir même, devant quelques soucoupes, Mutel, me tint ce petit discours :

« Si j'ai arrêté Bernard, ce n'est pas à cause de ses hésitations, ni de ses « coupures. » J'y ai été poussé par des constatations matérielles très graves. Je vais vous donner quelques précisions, et vous verrez qu'il y a lieu de le soupçonner.

« Tout d'abord, Bernard est un familier des Lambron. Sa présence ne pouvait inquiéter le chien du boucher, et il était de ceux auxquels, la nuit, Mme Lambron eût ouvert sa porte. Lui seul savait enfin qu'elle était partie sans son mari pour la Guillonnière et qu'elle avait la garde de l'argent.

« Passons à des observations encore plus brutales. Il y a un caillot de sang sur le guidon de la bicyclette du jeune Bernard, et d'autres taches de sang sur sa blouse bleue. Quant à ses brodequins du dimanche, leurs semelles ont été tout récemment rayées par des pédales de bicyclette et l'on y remarque, en regardant de très près, une ou deux larges étoiles brunes : encore du sang, toujours du sang....

— Sur les vêtements d'un boucher, hasardai-je, cela n'a rien d'extraordinaire.

— C'est bien mon avis, me dit Mutel. J'attache donc encore plus d'importance aux empreintes digitales relevées sur la clef de la cuisine. Les stries des doigts de l'assassin, on le voit clairement sur cette clef, sont extraordinairement espacées. Or, les doigts de Léon Bernard présentent précisément cette étrange particularité.

« Il a d'ailleurs paru fort inquiet, lorsque nous avons pris, voici quelques jours, ses empreintes digitales. Un témoin m'a même conté que, revenu à la boucherie, le commis appuya furtivement ses doigts sur le marbre de la devanture, puis regarda anxieusement les traces qu'il y avait ainsi imprimées. Est-ce bien la façon d'agir de quelqu'un dont la conscience est tranquille?

— Evidemment non. Mais le témoin s'est peut être trompé...

J'admets vos objections, me dit Mutel, et j'ai gardé un dernier argument pour la bonne bouche.

« Il m'est arrivé, certain jour, de ramasser quelque chose sur le carreau de la chambre du crime. C'étaient trois allumettes-tisons calcinées dont s'était évidemment servi le criminel. Le lendemain, alors que je perquisitionnais chez Bernard, je lui demandai du feu pour allumer ma cigarette : *Il me tendit une boîte de tisons.*

Et alors ?

Vous allez voir. Bernard m'ayant ainsi donné la boîte, je fais semblant de le blaguer : « Mazette, tu te mets bien, toi... « C'est cher, les tisons !... » Il me répond négligemment : « Je ne me sers que de ça. » A peine a-t-il riposté de la sorte que j'aperçois dans son bougeoir des cadavres d'allumettes qui n'ont jamais été des tisons. « Toi, lui dis-je, tu viens de me mentir ! » Il veut se disculper et il s'embrouille lamentablement. Alors, je vide les allumettes sur le lit et je les compte. Devinez combien il en manquait ?

....

— Il en manquait quatre : Trois que j'avais trouvées chez Lambron, une que je venais de craquer. Il ne m'en fallait pas davantage ; ma conviction était faite.

* * *

Quelques mois plus tard, Bernard fut relâché. J'ai toujours eu l'idée que les expertises n'avaient pas été faites en temps suffisant, et que l'enquête, pour des raisons étrangères aux policiers, avait dangereusement traîné. L'affaire Lambron ne viendra donc jamais devant les assises, au grand regret d'une population avide de coups de théâtre et de controverses. Elle ne sera plus qu'un épisode très lointain et très effacé dans le souvenir des Tourangeaux. Et je crois même que je serai bientôt le seul à ne pas l'avoir oubliée, à cause de la leçon de mathématique policière que me donna ce jour-là un commissaire des brigades mobiles de France, à l'heure où le vin de Vouvray fait remuer les langues et bouillonner les cerveaux.

Monsieur LECOQ

PERRIN & Cie, Editeurs. *Vient de paraître :*
Nouvelle Collection Historique des Drames et Enigmes judiciaires d'autrefois, 2e série.
G. LENOTRE
L'IMPÉNÉTRABLE SECRET DU SOURD-MUET MORT ET VIVANT
Un volume orné de 2 portraits : 12 francs. — 1000 Ex. 1e édition sur alfa : 15 francs. — 100 Ex. sur pur fil : 45 francs.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DIEUDONNÉ EST CONTENUE
dans
LES BANDITS TRAGIQUES
par
VICTOR MÉRIC
LA BANDE A BONNOT
Un vol. 12 fr. KRA, éditeur 6, rue Blanche

à travers DÉTECTIVE le Monde

Cascade de criminels

De haut en bas: Edouard HERNANDEZ, chef de bandits mexicains, arrêté à Mexico où il avait tué quatre personnes dans une journée.

L'étrangleur Pierre REY, le Landru Marseillais, qui vient de mourir dans sa prison.

Deux jeunes bandits américains. John GIBBS, qui pilla, à lui seul tout un train. Willian MARKLINGER, arrêté à Bristol, alors que deguisé en jeune fille, il venait d'assassiner un chauffeur de taxi.

Nouvelles Sans-Fil

Un nouvel épisode de la guerre de deux sectes chinoises rivales à New-York.

Membre estimé de la société secrète *Hip Sings*, Wong Chang jouait aux cartes avec des amis dans une chambre, 18, rue Eldridge à New-York.

Comme il gagnait, il était heureux et chantonnait la chanson des *Sept pétales du Désir*.

Soudain, la porte de la salle s'ouvrit lentement. Wong Chang pensa : « Un nouveau joueur ; tant mieux ».

Mais une figure, ravagée par la haine, apparut dans l'entre-bâillement de l'huis. Deux yeux noirs fixaient Wong Chang. Les regards de l'inconnu étaient tellement effrayants que le Chinois eut peur.

Il sentit tout à coup que la mort était sur lui et, ce chef de bande qui ne craignait rien, se mit à trembler. L'homme entra. Wong Chang dut le reconnaître car il poussa un cri d'effroi, mais, avant d'avoir pu prononcer une parole, il était abattu par l'inconnu à coups de revolver.

Sans mot dire et avant que les assistants de cette scène tragique eussent pu faire un geste, l'assassin quittait la pièce.

La police n'a pu retrouver le meurtrier. Les autres Chinois qui jouaient aux cartes avec Wong Chang, n'ont pu donner de lui le moindre signalement.

Terrorisés, ils s'étaient jetés à terre en entendant les coups de feu.

Mais l'on croit qu'il s'agit là d'un épisode de la lutte sauvage que se livrent, depuis des années, dans le quartier chinois de New-York deux sociétés secrètes : le *Hip Sings* dont Wong Chang était vice-président et le *On Leongs*.

Les détectives à voix de sirènes

New-York, novembre

La police de New-York a mis à jour les agissements d'une agence de détectives privés : Daniel Carney, 1540, Broadway, qui pour une somme variant de 125 à 250 dollars se chargeait de fournir des preuves de flagrant délit aux dames désirant divorcer.

Cette agence avait à sa disposition de charmantes jeunes femmes qui téléphonaient d'une voix douce et pleine de séduction aux maris imprudents et leur donnaient des rendez-vous dans des chambres d'hôtel.

Il parait que le moyen était excellent et que très peu d'hommes résistaient à la voix inconnue et au désir de rencontrer les jeunes sirènes.

Mais une de ces séductrices, Miss Irène Sobel, révéla tout à la police.

L'agence a été fermée et les voix séductrices se sont tues.

Un assassin pendu.

San-Francisco, novembre 1928. — *William Hickmans, l'assassin de la petite Parker, la fille d'un banquier de Los Angelès a été pendu dans la cour de la prison de San Quintin, en Californie.*

Jusqu'au dernier jour, le jeune assassin était très calme. Il passait son temps à écrire l'histoire de son crime et écouter ses airs favoris, joués par le phonographe qui était dans sa cellule.

Il a perdu connaissance devant la potence.

Le détective qui l'avait arrêté, s'est évanoui lui aussi.

Une escroc recherché par la police exerçait à Vienne, la profession d'avocat.

Un événement amusant marqua le debut d'un procès en escroqueries qui vient d'avoir lieu devant le Tribunal correctionnel de Vienne.

L'un des deux avocats défenseurs de M. Lowenstein, se présenta à la prison pour voir son client, un certain Kæfer.

Mais il fut immédiatement reconnu par l'administration comme étant lui-même un escroc fameux, déjà condamné plusieurs fois et recherché actuellement par la police.

Il fut arrêté sur le champ. On apprit aussi que le défenseur de l'autre inculpé au même procès, M. Reich, avait autrefois défendu le nommé Lowenstein, qui n'est ni docteur, ni avocat.

L'affaire a fait une grande sensation à Vienne. Car ce Lowenstein exerçait déjà depuis plusieurs mois le métier d'avocat et acquit même la réputation d'un bon défenseur.

Il avait commencé par commander un cachet humide :

Dr. Joseph Lowenstein
Avocat.
Wien II Molkereistrasse 3.

Ayant ce cachet, à défaut de diplômes il s'installait tous les jours dans les différents cafés, aux environs du Prater, fréquentés par des clients, voleurs, souteneurs et escrocs de tout acabit.

Au début il se borna à leur donner des conseils juridiques : il rédigea différentes pièces, etc... Mais un jour il se présenta au tribunal correctionnel muni d'une serviette bourrée de dossiers. L'affaire de son client fut appelé et le président commença la phrase rituelle.

Pour l'accusé apparait...

le faux docteur se leva et termina la phrase.

— L'avocat Joseph Lowenstein. La procuration est annexée au dossier.

Le président distrait et pressé, en prit acte et le procès commença.

Bientôt les présidents des différentes chambres le connurent de vue et le faux docteur Lowenstein devint l'habitué du Palais.

Il installa un bureau de consultations en compagnie d'un autre escroc le faux « Professeur » Benedeeck dont il avait obtenu l'acquittement.

Tous les deux sont maintenant de nouveau en prison.

On verra bien, lorsqu'ils passeront devant le tribunal, s'ils sauront défendre leurs propres intérêts comme ils défendaient ceux de leurs peu recommandables clients.

Pour ne pas le voir enfermé à l'asile, une mère tue son enfant

Une terrible tragédie de l'amour maternel vient de se dérouler dans un modeste ménage ouvrier berlinois.

La famille Machler composée de 4 personnes habitait un appartement de deux pièces dans un quartier éloigné du centre.

Le fils, âgé de 25 ans, tombait fou ces temps derniers.

Comme son père souffrait aussi de troubles mentaux, la mère fit coucher le fils dans sa chambre, tandis que la fille occupait l'autre pièce. Le père dormait dans une cave attenante au logis.

Dans ces conditions la vie de la pauvre femme devint un cauchemar. Certaines nuits, on entendait monter de la maison, des hurlements ; les fous se déchaînaient, brisant les meubles, frappant les femmes.

La mère décida de placer le fils dans un asile.

Quand il l'apprit le malade reprocha vivement à sa mère de vouloir se débarrasser de lui.

Il la supplia en sanglotant de ne pas l'enfermer dans une maison de fous.

Ses pleurs étaient suivis de crises d'épilepsie.

La malheureuse mère déchirée par des sentiments contradictoires, à bout de forces, décida de mettre fin à cette torture morale.

La veille du jour fixé pour le départ du fils, elle le tua d'un coup de revolver pendant son sommeil.

Puis elle alla se constituer prisonnière.

Dans la maison à moitié vide, le père idiot vit toujours avec sa fille. Ils ne semblent s'être aperçus de rien et continuent leur misérable existence.

Toujours Chicago, capitale du crime

Chicago, *novembre. — Quatre bandits ont enlevé le 1er novembre, trois jeunes femmes en plein jour, à Hamilton Avenue.*

Ils les ont amenées dans une maison de la banlieue et ne les ont relâchées qu'après avoir reçu de leurs maris la rançon qu'ils avaient fixée à 33.000 dollars pour chacune d'elles.

Chicago, novembre 1928. — *La femme du capitaine de police Garrick, dont la maison avait été bombardée par des bandits le 8 octobre dernier, vient de mourir des suites de la commotion cérébrale, contractée le jour de l'attentat.*

Dès que la nouvelle de sa mort a été connue plusieurs escouades de policiers se sont précipitées dans le West Side pour venger le femme de leur chef.

Ils ont fait une descente dans le Club Athlétique Minerva et arrêté 185 personnes.

L'expédition hardie de deux bandits new-yorkais

New-York, *novembre. — Deux jeunes bandits coiffés de chapeaux enfoncés sur les yeux, sont entrés samedi soir, revolver au poing, dans le restaurant* Nickerbocker Grill, *à l'angle du Broadway et de la 42e rue.*

Le restaurant était bondé de gens qui dinaient et dansaient.

Aux cris de " haut les mains ", ponctués par le geste menaçant des deux bandits armés, le public et les garçons s'immobilisèrent.

L'un des malfaiteurs, d'une voix douce et polie, rassura les consommateurs et les pria de rester tranquilles. Puis il se dirigea vers la caisse, dont il se fit verser le contenu.

Ceci fait, les deux bandits se retirèrent sans hâte et disparurent dans la foule.

Un inconnu s'acharne à la destruction d'une famille

En août dernier, la comtesse Feodora Sternowska célèbre par sa beauté et son immense fortune, recevait la visite, dans son château d'Abbazia (Italie), d'un jeune homme qui avait appartenu, disait-il, au même régiment que le fiancé de la comtesse, tué au cours de la bataille de Tannenberg.

Elle le reçut ; ils parlèrent ensemble du cher disparu, puis le jeune homme partit.

Le lendemain, il envoyait à la comtesse une superbe gerbe de roses.

A peine eut-elle respiré le parfum des fleurs que la comtesse s'affaissa.

Deux heures après, elle était morte.

Quand la police fut avertie de ce décès suspect, elle ne retrouva pas les roses. Elle rechercha vainement le jeune homme qui avait envoyé ces fleurs évidemment arrosées d'un poison subtil et qui ne pardonne pas.

Or ce tragique personnage vient de reparaître.

Cette fois, c'est la sœur de la comtesse, maintenant la seule héritière de l'immense fortune de la famille Sternowska, qu'il a essayé d'empoisonner par le même moyen.

La jeune femme ne dut son salut qu'à un hasard : elle donna les fleurs que lui avait adressées le mystérieux inconnu à sa femme de chambre.

Celle-ci, avant de se coucher, les plaça dans un vase, sur la cheminée de sa chambre. Le lendemain matin on la retrouva morte et les fleurs avaient disparu.

On rappelle maintenant des décès mystérieux survenus dans la famille Sternowska et l'on croit que l'empoisonneur s'est acharné à la destruction de cette famille sans que l'on puisse comprendre les causes de cette haine farouche.

NOTRE GRAND REFERENDUM-CONCOURS

Comment on expie au bagne

par Eugène DIEUDONNÉ

« *Lasciate ogni speranza, voi che entrate* ».
DANTE.

N ne dira jamais assez aux jeunes gens sans cervelle de quelles souffrances ils paieront un acte illégal.

S'ils savaient !...

Pendant 15 ans, j'ai vu de telles misères autour de moi que le souvenir en est resté gravé dans ma mémoire.

Je n'ai pas besoin de chercher pour parler des prisonniers ou des bagnards, des prisons ou du bagne. ils sont là, devant mes yeux, toujours présents, toujours lugubres. Vraiment, il y a trop à dire. Un numéro entier de « Détective » n'y suffirait pas.

Il faut sérier...

Je parlerai donc plus spécialement de la peine des travaux forcés. Et sans plus de préambule, j'emmène mon lecteur à St-Martin-de-Ré.

Le bagne commence ici.

Les prisonniers y arrivent de toutes les prisons de toutes les villes de France. Il y a de jeunes éphèbes et des vieillards, des hommes mûrs et des hommes sans âge. La grande porte de la vieille citadelle huguenote est ouverte à deux battants, gardée d'une sentinelle, l'arme au pied. Le convoi entre. La porte se referme lourdement : la *Lourde*, ainsi que l'argot des prisons la dénomme.

Une autre porte, puis une autre, encore une autre, s'ouvrent et se referment avec le même bruit dantesque.

Vous êtes dans la ratière.

(*Dessin d'un bagnard*).

Une traversée mouvementée.

« *Lasciate ogni speranza...* »

« Plus vite, deshabillez-vous plus vite, n. d. D. ! » c'est le gardien chargé de la fouille qui crie ainsi aux arrivants. Quelques-uns de ceux-ci tentent de rouspéter. Pas pour longtemps. Une demi-douzaine de « prévôts » (1) les emmènent, un par un, au quartier cellulaire, où, après les avoir solidement enchainés, on leur distribue le « tabac » local.

Ils peuvent crier. Leurs cris ne franchiront pas le seuil de leur cachot noir. Ces hommes d'hier ne sont plus des hommes, mais seulement des numéros. Et quand ces numéros sont au cachot, ils sont comme dans une tombe, pareils à des ensevelis.

J'en ai vu beaucoup sortir, méconnaissables, hébétés, hagards, tels des fauves traqués.

Ils sont pourtant l'exception. La plupart des condamnés ont vite compris que la résignation, du moins apparente, est la seule façon de « tenir » dans cet enfer. Et, en attendant le transfert en Guyane, l'Administration les emploie à faire des émouchettes pour les chevaux, ou des bourses en mailles d'acier, ou encore à tirer de l'étoupe pour le calfat. Imagine-toi, jeune homme, mon frère, toi qui fus habitué à un travail intelligent, imagine-toi combien te sera pénible ce fastidieux labeur, sous le regard soupçonneux du gardien perché sur un haut tabouret, guettant pour te punir, le moindre mot murmuré à ton voisin.

Car le silence absolu est de rigueur. A la moindre infraction, les prévôts arrivent et « manu militari », te pousseront au cachot. Le lendemain, le directeur de St-Martin décidera si tu mérites seulement 8 jours ou bien un mois de ce cachot.

Deux fois par jour, demi-heure le matin et autant le soir, c'est la promenade obligatoire. On marche en file indienne, au pas résonnant des sabots. Défense, non seulement de parler, mais de faire un signe des yeux ou du visage, encore moins de la main.

Les prévôts sont là, tels des belluaires, prêts à bondir sur l'incorrigible audacieux qui oserait ce signe.

Enfin, la journée est terminée. Toujours en file indienne, les forçat montent aux dortoirs. Sur les bât-flancs, des paillasses gisent côte à côte. Vite, forçat, glisse-toi dans ton « sac à viande » et fais le mort. Si tu n'as pas sommeil, ne t'avise pas de causer à ton voisin. Les prévôts sont dans les couloirs, guettant les bavards derrière les fenêtre grillagées. Leur délation a le don d'infaillibilité papale. Les gardiens les croient sur parole. Et le malheureux bavard, ou le présumé tel, dégringole les escaliers sur le dos et la tête, chassé par les gardiens de garde de nuit, furieux d'être dérangés dans leur rêve éveillé. Et c'est le cachot, toujours le cachot.

Ainsi, après des mois de ce régime infernal, les condamnés aspirent au départ pour la Guyane comme après la délivrance.

La « Martinière » a englouti sa cargaison de condamnés, qui se sont engouffrés l'un derrière l'autre jusqu'aux tréfonds des cales. Dans ces cales, des bagnes, six bagnes, séparés par des grilles et des gardiens armés de carabines. Et vogue la galère. Une demi-heure par jour, les forçats vont prendre l'air sur le pont, où ils doivent rester immobiles, silencieux et au « garde à vous ». Les repas sont servis dans des seaux contenant la ration de 10 hommes. Pour la circonstance on a distribué à chacun une cuiller, qui sera retirée ensuite. Chacun puise dans le seau. Tant pis pour les délicats. Pour la nuit, on tend les hamacs, toujours en silence. Quand la mer est démontée, tous les estomacs, détraqués par le « régime jockey » des prisons, se vident sur le ciment. Le bateau tangue et roule, les hommes glissent d'un bord à l'autre dans les déjections, ou s'accrochent désespérément aux barreaux. Les cœurs les mieux placés chavirent. C'est un spectacle épouvantable.

Vingt jours de cette traversée qui n'en finit plus. On a hâte d'arriver en Guyane.

* * *

St-Laurent du Maroni. On débarque. Appel, contre-appel. Les nouveaux sont répartis dans les différents pénitenciers de la Guyane. Les plus veinards iront à Cayenne, les déveinards aux Iles du Salut, à Kourou, ou dans les chantiers forestiers.

Le hasard seul préside au choix. Et, le plus souvent, ce hasard décidera de toute votre vie au bagne. Les plus heureux seront infirmiers, cuisiniers, ouvriers d'art, comptables. Et les autres couperont du bois, chargeront les chalands, planteront les rizières ou travailleront à la route, commencée depuis 60 ans. On en est au kilomètre 24. Que j'en ai vu revenir de ce kilomètre 24 ! Les malheureux emplissaient les hôpitaux, y mouraient ou guérissaient « *au petit bonheur la chance* », comme on dit là-bas. Les plus hardis s'évadaient de cette route meurtrière, mais seulement pour revenir au pénitencier de Cayenne. Comme punition le commandant les renvoyait à la route « au 24 », pour 2 mois, 3 mois. Rares étaient ceux qui tenaient aussi longtemps. Les tronçons de routes Guyanaises sont faits de cadavres.

Ceux qui tiennent, après quelques mois de ce régime ont vieilli de 10 ans. Les travaux forestiers ne valent guère mieux. Encore faut-il en excepter les heureux forçats qui sont loués à des compagnies forestières civiles. Ici, le labeur est pris en considération. Les hommes sont gratifiés en nourriture supplémentaire et gagnent 1 fr. 50 par jour.

Ces pauvres diables, échappés de la route du 24, s'accommodent de leurs 30 sous comme d'un présent du ciel. Il y a bien les « chiques » qui s'insinuent entre peau et chair des pieds ; les « vers macaques » qui croissent entre peau et chair de n'importe où ; les taons, les moustiques diaboliques, les fourmis rouges voraces, les fourmis flamandes, dont la morsure est venimeuse comme d'un serpent ; et aussi les multiples races de serpents qui pullulent dans la brousse ; et, la nuit, les vampires qui sucent le sang, les rats qui mangent tout ce qui n'est pas enfermé dans des récipents de fer, et parfois vous mangent un orteil ou le bout du nez. Il y a... mais ce sont là des vétilles dont se rit un broussard.

Car la pire punition, pour un forçat, c'est d'être dans un camp fermé où l'évasion est chimérique.

Aussi bien, le bagne, le vrai bagne, ce n'est pas le travail, si dur soit-il ; ce n'est pas la maladie, ni les punitions, ni la faim, ni la misère. Le bagne, le vrai bagne, c'est la *case* où l'on enferme les forçats pour la nuit. Là, les « fiers à bras » abusent des faibles, *et de toutes manières*. Albert Londres, Louis Roubaud, Louis Merlet, d'autre encore, n'est-ce pas, Gouverneur Chanel, et vous commandant Michel, vous savez bien ce que j'insinue ici : il faudrait l'écrire en latin, ce qui n'est pas mon fait. La sexualité canine est déchainée. Pauvres hommes !

Dans le fond de la case, la « Marseillaise » groupe une vingtaine de joueurs accroupis sous un quinquet de fortune. « Coupeur » « Banquier ». Et les billets de Guyane vont et viennent toute la nuit. Il y a des hommes qui passent leur vie à ce jeu stupide, oubliant jusqu'à la liberté, de vrais déchets. Parfois, les couteaux sortent des cachettes. Un joueur a triché. Le sang seul, et tout de suite, peut laver un tel forfait. Pauvres hommes !

* * *

Ils sont venus de toutes les prisons de toutes les villes de France, et d'Afrique, et d'Asie, des Antilles et même de Guyane. Il y a des assassins et des faux-monnayeurs, des cambrioleurs et des incendiaires. Il y en a qui ont brûlé une paillasse étant aux Travaux Publics militaires, jouant ainsi « les durs » pour se sauver certainement de Biribi. Il y a les « passionnels », guéris depuis longtemps de leur rage amoureuse. Il y a les « occasionnels » qui ne comprennent pas encore comment ils ont pu venir là. Et il y a des innocents, peu, mais il y en a. Il y en a aussi qui sont trop condamnés. Il y a enfin des hommes qui ont suffisamment expié. Il y a des hommes aussi, des hommes tout court

En vérité, j'ai coudoyé des hommes exceptionnellement doués, forts d'un potentiel d'énergie peu commune, capables de tout le bien comme de tout le mal, selon qu'on les prend par leur endroit sensible ou qu'on les heurte maladroitement.

Comme on comprend Roubaud quand on a cette expérience, comme on comprend qu'il n'ait pu comprendre dans le *Voleur et le Sphinx* « les cœurs déviés, les mal guidés, les instincts infirmes, tous ceux qui sont nés avec une âme. « difforme ». Car il faut, pour les connaître, avoir vécu avec eux, longtemps, et en avoir souffert.

* * *

Jeune homme sans cervelle, si ces lignes tombent sous tes yeux, crois-moi, reste dans la légalité, reprends l'outil, reprends ta tâche. Si pénible soit-elle, ce n'est rien comparé à l'expiation du bagne.

EUGÈNE DIEUDONNÉ.

(1) Les « prévots » sont des condamnés, qui en échange de quelque amélioration du régime, se font des auxiliaires de l'administration locale.

Eugène DIEUDONNE.

Votre verdict

Il y a des hommes au bagne qui crient leur innocence ou qui ont trop expié..... *constatait Louis Roubaud dans notre premier numéro.*

Son article a suscité une profonde émotion dans tous les milieux. Chaque jour de nombreuses lettres parviennent au **DÉTECTIVE** *au sujet du referendum-concours.*

« Est-il possible, écrit un lecteur, qu'il y ait au bagne, un homme, un seul homme innocent ? Je ne le crois pas. Si cela pourtant était ce serait la faillite de tout notre système judiciaire, cela nécessiterait la révision absolue de toute notre jurisprudence pénale. »

Lecteur incrédule ne connais-tu pas l'histoire douloureuse d'Eugène Dieudonné ? Ne sais-tu pas qu'accusé faussement, condamné illégalement, il a passé près de vingt années au bagne avant de pouvoir faire éclater son innocence et qu'il y a réussi ?

Comme seule compensation, comme seule réparation, les pouvoirs publics, lui ont offert sa grâce, et encore fallut-il qu'ils y fussent poussés, contraints par un mouvement irrésistible de l'opinion.

C'est tout ? s'indigne l'homme juste.

C'est assez ! répond la justice, qui ne pourrait donner plus qu'en se déjugeant, ce qui paraît inadmissible aux exécuteurs du Code.

Donc lecteur incrédule, soumets toi. Il y a eu au bagne au moins un homme innocent. Sois assuré qu'il y en eut, qui il y en a d'autres, moins servis par la chance qu'Eugène Dieudonné, qui sut trouver parmi les hommes libres, des défenseurs à la foi assez puissante pour venir à bout de toutes les résistances.

C'est pour ces hommes isolés, dont la voix, si forte soit-elle, est étouffée par le formidable appareil de la répression pénitentiaire, que **DÉTECTIVE** *sollicite vos suffrages.*

Pour eux et pour certains aussi qui, s'ils n'ont pas été marqués par le sceau de l'erreur judiciaire, ont été accablés par un châtiment disproportionné à leurs actes.

Lecteur incrédule, ne proteste pas de nouveau. Ne dis pas: passe pour des innocents, mais pour des coupables, non ! il ne peut y avoir de pitié. Réfléchis, souviens-toi. Et si ta mémoire est lente. **DÉTECTIVE** *se permettra de l'éveiller.....*

Il n'y a pas 15 jours le verdict des jurés de Toulouse soulevait l'opinion mondiale. Quoi, un homme abusait de sa servante, la rendait mère, la chassait, puis plus tard, par peur du scandale ou par avarice, noyait son propre enfant ! . Et pour ce meurtre odieux, rare dans les annales de la criminalité, Pierre de Rayssac n'était condamné qu'à une peine infime, qui lui laisse l'espoir de revoir un jour son pays et d'être réintégré dans tous ses droits de citoyen !

N'as-tu pas été révolté, lecteur ? N'as tu pas trouvé, comme l'homme dans la rue, que le gentilhomme assassin n'avait pas eu le châtiment que méritait son crime ?

Eh bien le cas contraire existe. Il se produit souvent. Il est des hommes qui ont été trop lourdement punis, qui ont expié et qui continuent à expier gratuitement, à l'encontre des lois humaines, qui ne sont pas celles des Codes.

* * *

Dix cas, dix noms ont été retenus par nous, entre les centaines que nous avons eu à examiner. Pour les dix hommes sur le sort desquels nos lecteurs vont avoir à délibérer nous avons fouillé tous les dossiers, procédé à toutes les enquêtes. Ce seront les suffrages du public qui décideront de leur sort.

Nous avons foi en son jugement. Nous souscrivons par avance à son verdict.

Lire dans notre prochain numéro
les conditions du Referendum-Concours

LA COUPE FÊLÉE

Grande nouvelle inédite par J. KESSEL

(Suite et fin)

Dans une « boîte » de Montmartre, à l'aube, Vera Pétrovna, surnomée le Chaliapine féminin, fait à un ami le recit d'une étrange aventure.

A Moscou, au cours du terrible hiver 1920, qui fut celui de la famine et des exécutions en masse la célèbre chanteuse tzigane a été séparée de son mari, Vassili, qui vient d'être arrêté sans raison.

Alors qu'elle désespère de le revoir, une vieille rebouteuse lui offre de rencontrer un homme mystérieux qui, s'il le veut, peut délivrer Vassili. Vera Petrovna accepte et monte dans un traîneau qui part à une allure folle...

Il y eut un choc dans mon cœur. Le cheval s'arrêta. Nous étions arrivés au hameau de mon enfance.

Cette émotion dura peu. Je suis moins sensible au dessin des lieux qu'à leur vie. Or, celle du campement tzigane n'existait plus. Une désolation absolue régnait dans ce lieu que j'avais connu plein de joie.

Vera Petrovna, voulez-vous vous appuyer sur mon bras pour descendre, dit l'homme du siège.

Je crois bien n'avoir jamais entendu une voix comme celle-là. Elle prenait les mots un à un, et de même qu'on étouffe un oiseau palpitant, elle leur enlevait tout ce qu'ils ont de chaleur, d'action, d'haleine.

Cependant, l'inconnu m'avait aidée à descendre et me conduisait par un sentier plein de neige et de fondrières.

Un seuil s'éclaira soudain. La vieille Marie y parut tenant entr'ouvert le battant de la porte. Lorsque nous l'eûmes franchie, elle s'évanouit dans l'ombre. Je ne devais la revoir qu'au moment de remonter en traîneau.

— Si je vous connais bien, Vera Pétrovna, dit mon hôte, je n'ai jamais eu l'honneur de vous être présenté. Permettez-moi de me nommer : Ignati Ioulitch Probof.

Comment expliquer cela ? Ce qu'il me dit, je le compris, mais ne l'entendis pas.

Cet homme, j'ai déjà essayé de vous le faire sentir, ne parlait pas, il énonçait des choses révolues, inertes. Oui, inertes comme lui. Cet homme était mort tout entier, depuis ses cheveux blonds cendrés, et très lisses, jusqu'aux ongles de ses mains, dont visiblement, il prenait un soin extrême et comme terrifiant, dans cet hiver 1920, fait de loques, de saleté, d'abandon.

Et pourtant, son visage avait la beauté de la plus tendre jeunesse, et pourtant ses yeux étaient profonds et dessinés pour vivre intensément. Par quels défilés affreux avait donc passé un si jeune homme pour que toute ces traces magnifiques de chaleur et de volupté ne fussent plus que de mornes sillons ?

Je reconnus tout de suite la pièce où Ignati Ioulitch me faisait entrer. Chaque logis de ce hameau avait une grande salle comme celle-ci qui servait à recevoir les hôtes de nuit. Que la pièce n'eût point changé de dimensions, cela n'avait rien qui pût me surprendre, mais qu'elle fut aménagée comme autrefois, voilà qui me parut véritablement prodigieux.

Quoi, dans cette année de gel, de famine et de proscription, était-il possible que cette grande table, couverte d'une étoffe étincelante, éclairée par des chandeliers d'argent fut réelle ? Et ce service précieux, comment avait-il échappé à la confiscation ? Et ces mets surtout, ces mets abondants, si frais, si doux, cette belle viande fraîche dont la vue seule m'étourdissait ? Pouvais-je admettre qu'ils fussent là, accessibles, comestibles, visiblement à ma disposition ?

Lorsque j'eus achevé de me rassasier, Ignati Ioulitch qui avait à peine touché aux mets, déboucha une bouteille de champagne :

— Je bois à votre santé, Vera Pétrovna, dit-il, et à votre voix. C'est elle qui nous réunit ce soir. Voulez-vous me donner le plaisir infini de vous entendre ?

— Mais qui accompagnera ? répondis-je, interdite.

— Je puis essayer, si vous le permettez.

Il traîne toujours au moins une guitare dans une maison tzigane. Ignati Ioulitch en eut bientôt une sur les genoux. Il ne me disait pas les chansons qu'il préférait ; il en indiquait simplement les premières mesures, comme si son cœur lui-même les demandait.. Je chantai environ deux heures. Durant ces deux heures, je n'aperçus pas une seule fois son visage...

* * *

Le lendemain en me réveillant, je sentis tout de suite, au fond de mon lit et dissimulés sous les couvertures, les trois paquets de victuailles que Ignati Ioulitch avait mis dans le traîneau avant de me ramener, sans un mot, sans un mouvement vers moi. Je me souvins alors des paroles de la vieille Marie qui avaient décidé de cette entrevue : « Tu aideras ton mari ».

C'était donc là tout le secours que je devais attendre pour Vassili, un ravitaillement plus abondant et de meilleure qualité qu'à l'ordinaire. J'eus envie de rire et de pleurer en même temps. J'avais nourri tant de sourdes, imprécises, mais vastes espérances ! Ma déception m'accabla.

Plusieurs jours se passèrent. Je repris ma vie misérable, obsédée. Un soir comme la première fois, je vis la silhouette de la vieille Marie se détacher du porche de ma maison, et le cœur me battit plus lourdement.

Demain, il t'attend de nouveau, dit la rebouteuse.

Je m'écriai avec plus de véhémence que de résolution :

Dis lui que je ne viendrai pas, qu'il n'essaye plus..

Tu ne vois donc pas que lui seul peut sauver ton mari !

Comment ?

Il est riche, si riche, il peut tout.

Je ne puis affirmer que cette raison fut seule à me convaincre (car un sinistre magnétisme m'attirait vers Ignati Ioulitch) mais elle était suffisante. Je n'avais pas le droit de négliger cette chance. Si vraiment Ignati Ioulich possédait des ressources, secrètes mais immenses, que lui coûtait-il de corrompre les geôliers, un tchékiste, un enquêteur ?

— Emmène Volodia, dit la vieille, il ne veut plus jouer lui-même.

Volodia était mon guitariste. Malgré mes craintes, je n'hésitai pas à tout lui confier. J'étais sûre de la discrétion de ce garçon, quoiqu'il fut violent et hardi. Il nous accompagna donc au hameau tzigane. Cette fois ce fut une automobile forte et silencieuse qui nous y porta. Ignati Ioulitch tenait le volant, et, admirant la puissance et l'ingéniosité de cet homme qui, au milieu de tant de périls mortels vivait selon sa fantaisie, je me pris à espérer plus fortement pour Vassili.

Le repas fut morne malgré sa richesse. Volodia essaya bien de l'égayer par quelques plaisanteries rituelles chez les tziganes, mais elles sonnèrent si faux devant le regard vide de notre hôte que le guitariste se tut à son tour. Le malaise s'épaississait de minute en minute.

— Allons, Volodia, dis-je rapidement.

Nous nous entendions très bien, Volodia et moi. Son jeu à la fois soutenait et provoquait mon chant. Que je fusse disposée ou non à me livrer, sa manière de toucher les cordes faisait trembler en moi cette ivresse que je connais de plus en plus rarement et pour laquelle on m'a toujours aimée. Je m'abandonnais à elle. Une chanson... une autre.. une autre encore. Pour reprendre haleine, je bus un verre de champagne, et ce faisant, jetai un regard sur Ignati Ioulitch.

Et ma voix, vraiment, s'arrêta dans ma gorge. Il avait serré ses tempes étroites entre ses paumes et des larmes lourdes, lentes, d'une pureté tragique, coulaient sur ses traits qui ne bougeaient pas et qui demeuraient comme étrangers à sa terrible douleur :

— Ignati Ioulitch, Ignati Ioulitch... balbutiai-je

Sans lever la tête, il répondit de sa voix que je vous ai dite, absolument détimbrée : — Ne vous inquiétez pas, continuez, je vous en prie.

J'obéis, je chantai, je chantai, longtemps. Il pleurait toujours de la même façon, comme si une belle rosée roulait d'un masque. Quand il ne me demanda plus de chansons, je compris qu'il n'avait plus de larmes.

Je lui dis alors :

— Je me sens plus près de vous aujourd'hui. J'ai un mari qui est toute ma vie, bien né et jeune comme vous. Pouvez-vous me donner un conseil ? Il est à Boutyrki.

Ignati Ioulitch se redressa d'un mouvement brusque et si ses traits avaient pu livrer quelque chose de lui, je crois qu'il eussent montré un effroi sans bornes. Ce fut en tous cas ainsi que le sentit Volodia. Il voulut montrer sa sympathie à notre hôte :

— On voit que le lieu vous est familier, barine, dit-il.

Ignati Ioulitch ne répondit rien, mais je supplie Dieu que jamais ne se pose sur moi un regard pareil à celui qu'il fixa sur le guitariste. Il y a des hommes qu'on n'a pas le droit de questionner.

Pourtant, ce soir-là, Ignati Iouliteh donna beaucoup d'argent à Volodia, et une bague de prix.

* * *

Le lendemain à la prison, on me remit un chiffon de papier couvert d'une écriture qui me fit trembler les genoux. C'était celle de Vassili. Il lui était donc possible de correspondre avec moi !

Je n'eus plus qu'une idée : revoir Ignati Ioulitch le remercier, le supplier de faire plus.

Mais une semaine s'écoula sans que j'eusse aucune nouvelle de lui. Au bout de cette semaine, j'eus en même temps un grand bonheur et une profonde angoisse. Il me furent donnés par mon entrevue avec Vassili. On me permit en effet de le voir, de lui parler. Je passe sous silence la joie qui me bouleversa au spectacle de ses traits, les seuls que j'ai vraiment aimés durant une longue vie d'amours, Mais cette joie fut corrompue très vite. Il y avait quelque chose de morbide dans les doux yeux de Vassili. Il avait beau forcer son visage pour me rassurer, je remarquai très vite que des tics le déformaient sans cesse, que ses paupières tremblaient d'un frisson continu. Il cherchait certains mots. Il riait trop fort.

Je ne sais si je vous ai dit qu'il avait toujours eu un système nerveux très fragile, que même, il avait du passer plusieurs mois dans une maison de santé. Le régime de la prison et surtout l'incertitude où il était de son sort l'avait amené à l'état où je le voyais. J'eus peur mortellement.

Une autre semaine... Enfin la rebouteuse m'avertit que Ignati Ioulitch me demandait pour le soir même :

— Préviens Volodia, dis-je à la vieille avec joie.

— Hé, tête folle, j'y avais pensé avant que tu me le dises. Seulement, voilà... il a disparu.

— Comment, il m'a encore accompagnée, il y a deux jours.

— Oui, mais depuis deux jours, personne ne l'a vu. Il n'est même pas rentré coucher chez lui. Je te dirai ce que je pense : avec l'argent du Barine il est parti à l'étranger, il y rêvait depuis longtemps.

Il me fallut chercher fiévreusement un autre guitariste. Tout à coup je songeai au tzigane déjà âgé qui m'avait accompagné dans mon enfance : c'était un maître. Etait-il vivant encore ? Je m'informai de lui auprès de la rebouteuse. Elle m'apprit qu'il s'était retiré au hameau tzigane, où il végétait mais que lorsqu'il prenait sa guitare, tout ce qui restait de la tribu venait l'écouter avec vénération.

* * *

Je ne réussis point à parler avec Ignati Ioulitch durant le trajet bien que mon cœur fut empli de gratitude et d'espérance. A peine avais-je eu le temps de monter dans son automobile qu'il partit à une allure démente, comme s'il avait peur d'être poursuivi.

Quand nous fûmes dans la pièce qui nous avait déjà reçus deux fois , un élan de tout mon être me porta vers lui. Je lui pris les mains.

Aussitôt ma gorge se noua, et je ne sus plus que lui dire. Ses mains étaient si dures, si froides... Tout ce que je réussis à balbutier fut, je crois :

— Merci pour mon mari... mais il faut se hâter Sa raison... Ses nerfs...

Les traits morts d'Ignati Ioulitch n'exprimèrent rien ; il ne détourna pas les yeux, mais j'eus l'impression qu'il mettait un voile entre eux et les miens, ce qui était sans doute leur façon de se dérober. Je crus qu'il allait refuser de faire davantage pour Vassili, mais il dit au contraire :

— Je crois que je puis vous assurer que j'arriverai à vous rendre votre mari.

Malgré la répugnance que m'avait donnée le contact de ses mains, je fus sur le point de les embrasser. Si je ne le fis point, c'est que je sentais autour de cet homme une sorte de zone morte qu'il était interdit de franchir. Mais en revanche, quel désir m'envahit de lui donner le meilleur de mon chant, de me surpasser, de le combler, de le saoûler de la seule joie qui parut le toucher.

J'avais peur que mon nouveau guitariste ne le déçut, mais lorsque je vis entrer le vieux tzigane, très droit et très vert, lorsqu'il eut salué selon le vieil usage, en s'inclinant très bas, et dès qu'il eut simplement accordé sa guitare, je fus rassurée. Avec cet homme, qui n'avait vécu sa longue vie que pour faire trembler les cordes sacrées, avec le démon, qui, je le sentais, nous possédait déjà, la soirée serait belle pour Ignati Ioulitch.

Soudain des coups assez brutaux ébranlèrent la maison.

Ignati Ioulitch, d'un pas rapide et silencieux, se dirigea vers le seuil, referma soigneusement la porte. Nous entendimes la rumeur d'une brève conversation. Notre hôte revint bientôt et dit avec un effort à peine perceptible :

— Je m'excuse beaucoup, Vera Pétrovna, mais j'ai là quelques amis qui tiennent à vous entendre. Je n'ai su leur refuser. Si vous le permettez, je vais les faire entrer. Ils sont un peu simples, mais sensibles et vous comprendront.

Je répondis que je serais heureuse de faire plaisir à ses amis. Ignati Ioulitch frappa deux coups légers sur la table, une demi-douzaine d'hommes pénétrèrent dans la pièce.

J'eus alors un mouvement de stupeur que je ne pus cacher. Les nouveaux venus n'avaient rien de commun avec Ignati Ioulitch. Ils étaient d'une race, d'une humanité différentes. Rudes d'épaules, massifs de traits, vêtus grossièrement, les poings pesants, ils portaient tous sur leurs visages une expression de cruauté bornée. Certains avaient même la tête, que, dans les songes, on prête aux bourreaux. Leur maintien pourtant, dissipa un peu mon premier malaise. Ils s'assirent sagement, et d'un air gêné, l'un près de l'autre, loin de la table, dans un coin obscur de la pièce.

Alors mon instinct le plus furieux me brûla. Exaltée par ma gratitude pour Ignati Ioulitch, impérieusement gouvernée par le rythme merveilleux du guitariste, magnétisée par ces hommes inconnus et fauves, qui ne respiraient plus, je chantai dans ce logis perdu, comme je n'ai jamais chanté, comme je ne chanterai jamais. Les plaintes des mélodies me déchiraient la poitrine, leur violence formaient les battements de mon cœur D'une chanson à l'autre, ma frénésie montait et je crois que j'eusse atteint à l'extase des derviches si tout à coup un fracas singulier ne m'avait arrêtée. L'un après l'autre, les hommes inconnus tombaient à genoux. Ils ne se mettaient pas à genoux, *ils tombaient* vraiment, comme jetés bas par une force écrasante. On eut dit des arbres lourds abattus. L'effroi que j'éprouvai ne put se comparer à rien ; c'était un effroi mystique, panique, comme si j'avais commis un acte défendu par des lois plus qu'humaines, comme si j'avais sans le savoir, sans le vouloir, lacéré des visages pour mettre des âmes à nu. Je vous le jure, je sentis presque physiquement, un flot d'aveux, de supplications que je n'avais pas le droit d'entendre, parce que je n'avais ni la chair ni le cœur assez purs pour en porter le poids.

Par bonheur, Ignati Ioulitch sut tout arrêter. De sa voix raffinée et tueuse de mots, de sentiments, il dit :

— Pardonnez-leur, Vera Pétrovna, c'est un hommage simplement... Je m'y associe d'ailleurs. Mais rassurez-vous, un peu de vin les remettra sur pied.

Il emplit les coupes avec beaucoup de soin, les distribua à chacun des convives. Quand il se fut assis devant la sienne, il me demanda :

— Encore une chanson, une seule, avant que nous buvions à votre joie.

Il se fit un silence aussi profond que peut donner la nuit dans une campagne couverte de neige. Le guitariste se pencha sur son instrument. A cet instant précis, un bruit étrange à nul autre pareil, fit trembler cette assemblée muette. C'était comme un gémissement très grêle, très frêle, un déchirement cristallin. Le vieux tzigane, d'un souffle tout chargé d'épouvante, murmura :

— Vera... Vera.. Toute seule.

Je sentis la direction de son regard, et me sentis soudain épuisée. La coupe placée devant Ignati Ioulitch s'était fêlée sans que nul y eut porté la main.

— Toute seule... toute seule... répétait le vieux tzigane. Et après lui, des voix rudes, obscènes, chuchotèrent :

— Toute seule...

Ignati Ioulitch, lui n'avait rien dit.

Avait-il même entendu, compris ? Mais soudain, il se mit à rire. Je savais qu'il ne *pouvait pas* rire. Aussi, je vis bien qu'il connaissait l'arrêt du destin. Un homme dont la coupe se fêle toute seule est un homme mort....

(Illustration de M. Rudis).

...puis il poussa une porte, s'inclina et dit : Soyez la bienvenue.

A ce point de son récit, Vera Pétrovna, alluma une cigarette, ferma les yeux et respira difficilement : mais pouvais-je lui laisser un plus long répit ?

— Et après ? demandai-je

Au bout de quelques secondes, elle reprit avec une indifférence, une lassitude infinie :

— Oui... après ?... Hé bien, le mardi, je reçus un mot de Vassili me disant de venir le prendre dimanche à Boutyrki, car on l'avait averti qu'il serait mis en liberté ce jour-là. Mais le samedi, les journaux publièrent la photographie du célèbre tchékiste Ardelski dont on avait retrouvé le cadavre nu et jeté dans une ruelle de la ville... J'y reconnus Ignati Ioulitch... Je ne pouvais pas me tromper. Son visage mort ne différait en rien de son visage vivant.

Là-dessus, je dus fuir, car on m'aurait exécutée.. Vous comprenez bien... Ses amis les Tchekistes qui s'étaient mis à genoux avaient parlé... On avait bien exécuté Volodia, je le sus longtemps après, pour avoir posé une question à Ignati Ioulitch....

Mon mari ? vous tenez à savoir ? Je vous ai souvent parlé de lui sans vous dire toute la vérité. Mais ce matin, je suis trop fatiguée pour la cacher encore... Naturellement, après tout cela, on l'a condamné à mort. Alors il est devenu fou. Ils l'ont enfermé dans un asile...

Et pourtant, pourtant, poursuivit Vera Petrovna, qui s'endormait presque, je n'en veux pas à Ignati Ioulitch. Je ne peux pas lui en vouloir. Chacun de nous a ses crimes, mais chacun de nous n'a pas l'occasion d'entendre la voix qui les rend insupportables. Je crois qu'il n'existe point de pire souffrance. J'ai été pour lui cette voix. Car on a dit et écrit des bêtises. Il n'a pas été assassiné. Il s'est tué, je le sais, ou c'est moi qui l'ai tué, comme vous aimerez mieux.

Paris, le 22 octobre 1928.

GRANDS PROCÈS.

Emile Arnaud, la victime.

Madame Arnaud, la meurtrière.

Est-ce la rancune ou le désespoir qui poussa Madame Arnaud à tuer son mari ?

LE 19 décembre 1927, boulevard Victor, à quelques mètres de la station du Nord-Sud, se déroulait un drame rapide ; rien ne pouvait le faire prévoir : une femme jeune suivant un voyageur d'une quarantaine d'années qui sortait du Nord-Sud, tirait sur lui, par derrière, une balle de revolver ; atteint à la nuque, le blessé fit quelques pas en reculant, les bras écartés, et crachant le sang ; il tournoya, tomba sur un genou... la femme se penchant sur lui, fit feu une seconde fois : puis elle partit comme une folle. On l'arrêta : « Laissez-moi, cria-t-elle..., j'ai fait justice ! »

Mme Georgette Arnaud venait de tuer son mari, Emile Arnaud, professeur d'histoire au lycée Michelet, à Vanves.

Un mariage difficile

Reçu premier au concours d'agrégation, Emile Arnaud avait été nommé au lycée de Bordeaux. C'est là qu'il connut en 1921, Mlle Georgette Puyobrau, fille de l'économe du lycée. Il la demanda en mariage. La jeune fille avait repoussé ce projet ; le prétendant était d'un physique peu agréable, atteint au surplus d'une surdité très prononcée... Les choses en restèrent là, lorsque M. Puyobrau, père, mourut. Georgette, alors, — c'était en octobre 1922 — « relança » celui qu'elle avait éconduit... Et par une *lettre recommandée*, elle s'enquit auprès du professeur d'histoire de ses intentions. M. Arnaud, un peu surpris de ce procédé, accueillit néanmoins favorablement cette reprise de relations qu'il pouvait croire abandonnées : le mariage ne fut cependant pas conclu tout de suite ; Mlle Puyobrau, caractère assez bizarre, après avoir d'elle-même fait revivre ce projet qu'elle avait écarté tout d'abord, hésitait... Emile Arnaud croyait même, à la fin de 1922, que tout était rompu, lorsqu'il lui écrivait, le 26 décembre, en lui adressant ses vœux : « Je ne songe pas un instant à vous faire rompre un silence dont la longueur inusitée me laisse croire qu'il est définitif... Nous payons le fait — car tout se paie dans la vie — de nous être trop peu connus l'un et l'autre, d'avoir été trop vite éloignés et d'avoir apporté à notre rapprochement quelque *esprit de calcul*... »

Phrase singulière et qui montre que dès l'origine les questions d'argent jouèrent un rôle ; deux thèses, en effet, s'affrontent pour expliquer le meurtre et donnent à l'affaire un attrait particulier : la défense n'y voyant qu'un drame passionnel, plus douloureux par certains côtés que beaucoup d'autres ; l'accusation le considérant comme un crime où l'intérêt et le dépit dominèrent.

« Ne m'éteins pas... »

Mlle Puyobrau et sa mère s'étaient retirées, à la mort de M. Puyobrau, dans leur villa de Capbreton, dans les Landes. Emile Arnaud vint y voir à plusieurs reprises la jeune fille ; dans le courant de 1923, le mariage fut décidé et il fut célébré le 2 octobre à Saint-Pons (Hérault) où habitaient les parents du professeur. Le lendemain celui-ci repartait pour Paris et reprenait aussitôt ses cours.

La jeune femme regagnait avec sa mère Capbreton : il était entendu qu'elle rejoindrait son mari, lorsqu'il aurait trouvé un appartement.

Cela pouvait assurément paraître singulier. Mais Arnaud avait accepté cette décision : de Paris il écrivait à Georgette des lettres ardentes : « J'ai besoin de ton corps délicat que je ne brusquerai pas et de ton joli visage et de ton esprit... c'est malin, je t'assure, d'être obligé de t'embrasser à 400 kilomètres de distance et de ne pas savoir quand je tiendrai la réalité... »

Or, la « réalité », il ne pourrait la tenir que s'il trouvait un logis, au pis-aller une chambre... Et les recherches étaient infructueuses.

...« Pas de piaules — écrivait-il dans les premiers jours d'octobre — j'ai les jambes coupées d'avoir visité une cinquantaine d'hôtels, pas moins... »

Enfin, il put sous-louer une pièce chez une vieille dame : il se mettait à espérer, faisait des projets d'avenir, envisageait avec certitude la réussite de l'ouvrage qu'il préparait : « La Géographie dans la littérature ».

« Je recommence à être pris par l'ardeur du turbin. Aie confiance ; grâce à toi, car une présence féminine me stimule, je vais faire des « merveilles et mon bouquin aura, j'en suis sûr, « un très gros succès littéraire... A condition que « tu ne m'éteignes pas en m'embourgeoisant, mais « je ne le crois pas : tu as le regard trop vif et tu « aimes trop les gens intelligents... »

A condition que tu ne m'éteignes pas... quelle ironie tragique dans ces mots !...

Le terrible mal

Mme Arnaud rejoignit son mari au début de décembre : le séjour à Paris fut gâté par des scènes avec la logeuse. Aux vacances de Noël, les époux se rendirent à Poitiers, auprès de Mme Puyobrau. C'est dans cette ville que se produisit l'événement terrible qui devait être la cause de tous ces malheurs.

Georgette Puyobrau avait eu, à douze ans, une coxalgie. Vingt mois après, les médecins la considéraient comme entièrement guérie : au moment où s'était décidé son mariage, le spécialiste qui l'avait soignée, assurait qu'il n'y avait aucun danger à redouter pour l'avenir... Et puis brusquement, dans la nuit du 24 au 25 décembre, elle avait été secouée par la fièvre, avec de terribles douleurs dans la hanche gauche : la tuberculose des os réapparaissait. Il ne fallait plus songer à regagner Paris ; on ordonna l'air de la campagne tout de suite : Mme Arnaud partit pour Saint-Pons, auprès de ses beaux-parents. Elle y passa deux mois : ce ne furent alors, par lettres, que plaintes, doléances... Elle suppliait son mari de l'éloigner de Saint-Pons, et de lui permettre de se reposer à Capbreton, au bord de l'Océan...

« Dans la correspondance que j'échangeai avec mon mari — disait-elle au juge d'instruction — je lui racontais combien le séjour dans sa famille était pénible, les mauvais soins que j'y recevais, le manque absolu d'air et de soleil, facteurs indispensables à ma guérison, reléguée à un 2e étage sans possibilité d'en sortir, la très mauvaise nourriture qui m'était servie et l'avarice sordide et inexplicable de ses parents, d'autant plus inadmissible que ma mère leur versait une somme mensuelle très suffisante pour les couvrir et au-delà, des frais de notre nourriture, à toutes deux... »

Qu'y avait-il de vrai dans ces doléances ? Georgette Arnaud était d'un caractère difficile, à n'en pas douter... et puis la récidive d'un mal affreux et qu'elle avait cru conjuré l'avait davantage aigrie.

Elle partit enfin en mars 1924 pour Capbreton. Une correspondance aigre-douce s'échangea entre les époux. Il semble qu'Emile Arnaud commençait à se désintéresser de la malade... Elle le sentait, le suppliait de venir auprès d'elle ; justement les vacances de Pâques approchaient, il ne pouvait pas se dérober. Et il vint.

Les quelques jours passés à Capbreton semblaient avoir dispersé tous les nuages... Rentré à Paris, Emile Arnaud avait retrouvé, pour sa femme, toute son ancienne tendresse.

Voici les extraits d'une lettre, datée du 1er mai :

« Mon poupon chéri, je t'écrirai tous les deux jours ; cela te suffit-il ? J'imagine que désormais tu attendras mes lettres avec quelque impatience, puisqu'elles seront dépouillées de *toute méchanceté*. Et pourquoi serais-je méchant avec toi, puisque tu as été si caressante et si affectueuse ?

Allons, mon petit, tu n'as pas trop le cafard ? Ne pense pas trop à notre triste destinée... »

Une autre fois, le ton était plus enjoué :

... « Continue à te faire du lard. Je veux que tu restes la petite caille que je viens de retrouver. Il faut qu'aux grandes vacances, tu soies encore plus robuste et que les bienfaits de ton état général soient étendus à ta hanche... »

Lui-même, il entendait se soigner, mais pour d'autres motifs : des considérations d'ordre esthétique lui commandaient de surveiller un embonpoint qui commençait à l'inquiéter.

« Moi aussi, je veux me maintenir... j'ai une drôle de sensation que je n'ai jamais connue ; je sens mon ventre ; pourvu qu'il ne devienne pas monstrueux ; je serais ridicule et tu ne m'aimerais plus... »

Et la lettre s'achevait sur un ton de mélancolie : Dans l'enveloppe un brin de muguet : « Voici un porte-bonheur ; nous en avons bien besoin !... »

Hélas ! des événements graves, précurseurs de l'affreux drame, n'allaient pas tarder à se produire.

La séparation

Fin mai 1924... Emile Arnaud était devenu l'amant de Mlle Edde, professeur de chant, qui avait à peu près son âge. Il l'avait connue dans le monde, quelques années auparavant ; il la rencontra dans la rue : il se sentait très seul, sa femme était au loin, malade, et son état paraissait incurable... Il confia à Mlle Edde sa tristesse... et bientôt, prit pension et s'installa complètement chez la mère de sa maîtresse, rue de Vaugirard. Le ton des lettres qu'il envoyait à Capbreton avait rapidement changé : à la tendresse enjouée ou mélancolique avait succédé l'amertume, une certaine dureté, celle-là même qui avait tant peiné la malade et dont il s'était repenti...

Il semble qu'il ait voulu, dès ce moment, préparer sa femme à une séparation ; il se plaignait de son sort ; elle lui répondait de la même manière : « Tu n'es pas content du numéro que tu as tiré à la loterie conjugale, moi non plus ! »

Six semaines plus tard, Mme Arnaud recevait par huissier une assignation en divorce. Ce fut pour elle, un coup terrible, inattendu. Il était exposé dans la citation que la jeune femme, dès les débuts du mariage, avait toujours, sous des prétextes variés, abandonné son mari, qu'elle avait un caractère insupportable et que la vie commune était impossible.

La lutte était engagée : Mme Arnaud pratiqua une saisie-arrêt sur le traitement du professeur au Lycée Michelet, elle le fit condamner à lui payer une pension alimentaire de 200 francs par mois, et trouvant le chiffre insuffisant, interjeta appel : il y eut ainsi, pendant plus de trois ans, une série de procédures. Arnaud fut débouté de sa demande en divorce, le tribunal ayant jugé que tous les griefs qu'il invoquait contre sa femme étaient couverts par les lettres si affectueuses qu'il avait adressées dans les premiers mois de 1924 ; de son côté, il fit appel.

Au cours de cette âpre bataille judiciaire, Mme Arnaud avait tenté un rapprochement : et simple coïncidence ou tentative avortée ? ce fut dans le Nord-Sud, à quelques mètres de l'endroit où, dix-huit mois plus tard, elle devait abattre son mari qu'elle vint l'attendre en juin 1926 à sa sortie du lycée, pour le supplier de renoncer au divorce. Il s'était enfui précipitamment : les confidences qu'il fit alors à ses amis montrent que dès ce moment il se crut en danger.

Ses craintes augmentaient : il a noté dans certaines lettres les pressentiments qui le hantaient :

« Ma femme me tuera le jour où elle aura perdu tout espoir d'obtenir de moi de l'argent ou de me voir écarter le divorce.

Car des pourparlers avaient eu lieu pour moyenner l'acceptation de Mme Arnaud à ce divorce, désormais inévitable.

Une autre fois, il se dépeignait ainsi :

Je me sens traqué : ma vie est un film auquel il ne manquera peut-être pas le dernier épisode... »

« Le dernier épisode »

Le 19 décembre 1927... Le film allait s'achever. Depuis trois jours, Mme Arnaud était arrivée à Paris. Elle avait quitté Capbreton le 12, s'était arrêtée à Poitiers auprès de sa mère... Elle était descendue dans un hôtel proche de Saint-Sulpice, portant dans son sac le revolver qu'elle avait acheté, l'année précédente, pour se défendre à la campagne si elle était attaquée — et qu'elle avait pris, à tout hasard, pour le voyage. Le 18, elle avait passé l'après-midi, en prières, à Notre-Dame-des-Victoires. Le 19, serrant à côté du browning une fiole remplie de cognac, elle était allée au Lycée Michelet. Longtemps elle attendit près de la loge du concierge, le regard fixe, comme une démente...

Midi... Les élèves sortaient... Elle ne vit pas son mari... elle entra dans un débit, absorba coup sur coup plusieurs grogs, et se posta ensuite aux abords du Nord-Sud...

On connaît la scène du meurtre : tous les témoins affirment qu'elle tua Arnaud par derrière, sans avoir dit un mot. Elle a toujours protesté contre ces dépositions :

« Je l'ai vu sortir avec un groupe de voyageurs ; je lui ai frappé sur l'épaule : « Je vous en supplie, revenez avec moi.

« Il m'a serré violemment le poignet et m'a dit : « Rien à faire...

« Alors, sa cruauté, le souvenir et l'injustice de mes souffrances m'ont aveuglée et j'ai tiré... Mon geste a été à la fois un geste d'exaltation et de désespoir... »

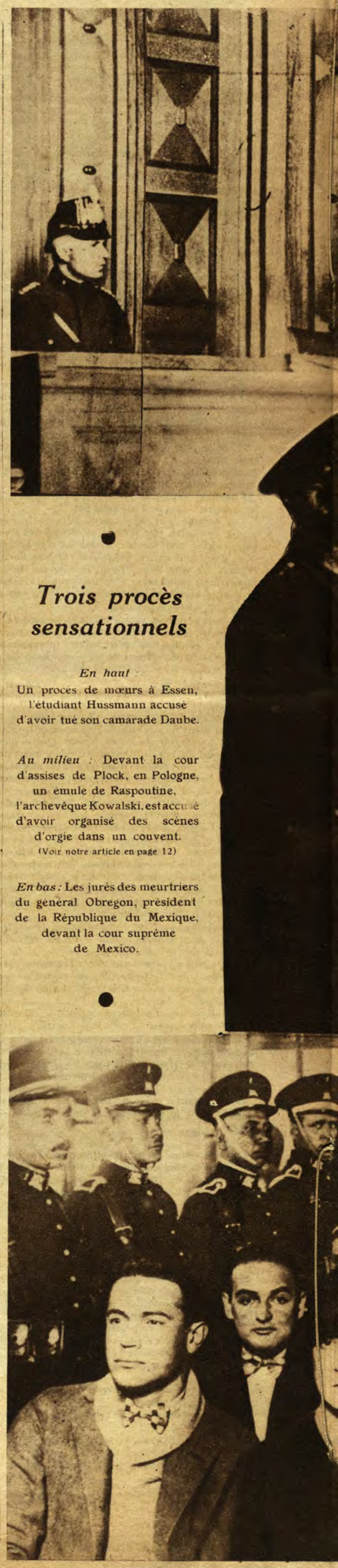
Au commissariat où elle fut immédiatement conduite, la meurtrière parut assez calme, maîtresse d'elle-même, ne manifestant pas de regrets : elle se regarda dans une glace, le visage défait... elle ouvrit son sac et devant les inspecteurs se poudra.

A Saint-Lazare, son état de santé s'aggrava à tel point qu'on dut la transférer à Lariboisière : elle y passa plusieurs mois.

Mme Arnaud sera défendue par Me Henry Torrès et Chassinat-Gigot : le procès occupera les audiences de demain et d'après-demain.

Jean MORIÈRES.

Chaque semaine, « DÉTECTIVE » éclaire pour vous les à-côtés des grands et des petits procès.



Trois procès sensationnels

En haut : Un procès de mœurs à Essen, l'étudiant Hussmann accusé d'avoir tué son camarade Daube.

Au milieu : Devant la cour d'assises de Plock, en Pologne, un émule de Raspoutine, l'archevêque Kowalski, est accusé d'avoir organisé des scènes d'orgie dans un couvent.

(Voir notre article en page 12)

En bas : Les jurés des meurtriers du général Obregon, président de la République du Mexique, devant la cour suprême de Mexico.

li à Jeudi

. . PETITES CAUSES

Il volait... pour créer un parachute

Visage fin, déjà touché par la tuberculose, léger collier de barbe blonde, Gabriel Chanteloze, à 24 ans, comparaît pour la troisième fois en police correctionnelle. Il porte le plus élégant et le plus fantaisiste uniforme de sergent d'aviation. Il est inculpé d'escroqueries.

Le président. — Vous vous êtes payé une belle tenue. Vous auriez mieux fait de ne pas l'acheter avec de l'argent malhonnête.

Chanteloze. — Je suis un inventeur.....

Le président. — Vous avez mis vos inventions dans l'art d'escroquer.

L'aviateur de fantaisie s'anime. Ah ! mais non, il n'est pas un délinquant ordinaire, il a droit à quelque attention.....

Chanteloze. — J'ai un caractère à part... Un professeur de chimie (*sic*) qui a examiné mon cas, en a été tout surpris.

Mon corps est ici, mon esprit est ailleurs.

Le substitut. — Nous nous contenterons de garder le corps.

Le président. — Pourquoi avez-vous volé ?

Chanteloze. — D'abord, parce que je n'avais pas d'argent.

Belle réponse, qui néanmoins, ne satisfait pas le président.

Chanteloze. — Si j'ai commis des indélicatesses, c'est que j'allais créer un parachute.

Qu'est-ce qu'une escroquerie de plus ou de moins, si je sauve une vie humaine ?

Le magistrat n'est pas homme de science. Il ne voit que le dossier.

Le président. — Revenons au chéquier que vous avez dérobé à un de vos amis, qui vous hébergeait. Vous l'avez utilisé pour vous procurer quantité de marchandises. Singulière façon de remercier un homme de son hospitalité.

Chanteloze. — Cela est secondaire (*sic*).

Le président. — Vous avez signé les chèques de la fausse signature « Marteau ».

Le défenseur. — Ce nom révèle assez exactement l'état mental de mon client.

Le substitut. — C'est à voir !

Les victimes défilent à la barre : après l'ami qui fut bien mal récompensé de sa bonté, voici le chef de rayon d'un grand magasin où Chanteloze régla par des chèques... sans provision ses commandes.

Le témoin, prudent, ne peut dissimuler un certain embarras : il est toujours désagréable d'avoir été « roulé ».

Le chef de rayon. — Vu sa tenue, on l'a autorisé à payer par chèques.

Cela s'appelle le prestige de l'uniforme.

Le chef de rayon. — Il me raconta qu'il était appelé d'urgence à Alger pour les obsèques d'une tante et comme ses achats se montaient à 600 francs et que son chèque était de 900 francs, il ne demanda de lui remettre la différence : ce que je fis.

Chanteloze avait réussi là un joli coup.

Le président (au témoin). — Y-a-t'il eu d'autres escroqueries ?

Le chef de rayon. — Oh ! oui, mais pas par lui.

Le président. — Je m'en doute !

Voici une autre dupe : un marchand de vins de la rue Beaurepaire.

Le marchand de vins. — Monsieur Chanteloze était un très bon client...

Il me tapait bien quelquefois : ainsi, il m'a demandé trois cents francs pour aller à Genève enterrer son oncle.

L'imagination de l'escroc était assez macabre : la tante d'Alger, l'oncle de Genève ; le sujet variait peu.

Le marchand de vins. — Je lui en veux surtout d'être allé de ma part, soi-disant, chez mon liquoriste et d'avoir pris plusieurs bouteilles de fine dont l'autre ensuite m'a réclamé le paiement.

La parole est au défenseur. Son client a tout avoué, et sa loyauté est telle qu'elle ne peut s'expliquer que par le remords — sentiment louable — ou par une naïveté qui confine à la débilité mentale.

Chanteloze regarde du coin de l'œil — d'un œil « rigoleur » — son avocat si dévoué.

Le défenseur. — Infligez-lui une condamnation modérée, pour lui permettre de poursuivre ses inventions.

Dix-huit mois de prison, le jugement est sévère. Chanteloze a encore un mot à dire. Il se tourne vers les plaignants.

Avec l'argent que me rapportera mon parachute, je vous rembourserai entièrement.

Les gardes emmènent l'inventeur : l'un derrière l'autre, et sans espoir d'être réglés, l'ami, le chef de rayon, le marchand de vins quittent la salle...

M. PAUL MATTER qui succède à M. SELIGMAN comme président de la Chambre Civile.

Un époux repentant assomme sa maîtresse qui, pour se venger, l'avait dénoncé

L'affaire, banale en soi, apparaissait aux yeux des magistrats de la 13e Chambre correctionnelle, grave, incontestablement. Le coupable, Lucien Gradier, ingénieur, avait dépassé la mesure : sa maîtresse, une honorable commerçante, spécialisée dans la vente d'articles de bureaux, avait été par lui brutalisée d'abominable façon.

Elle avait voulu rompre une liaison qui lui pesait : à cinquante ans, ne convenait-il pas qu'elle cessât de voir un homme, de dix années plus jeune qu'elle et dont la passion exigeante commençait à lui faire peur ?

Et voici comment le misérable avait accepté cette rupture : le 13 juillet 1927, ils s'étaient quittés ; le 5 août, il la menaçait d'un revolver ; elle n'avait rien dit, par prudence d'abord, et par bonté ensuite. Il la poursuivait, comme on dit de « ses assiduités »... Cela dura plusieurs mois.

Au début du printemps, le 3 avril exactement, près du square Montholon, il avait encore exigé qu'elle revînt à lui. Elle refusa ; il la jeta par terre, la frappa comme une brute ; elle avait, par miracle, échappé à la mort.

Tel fut le récit que la victime fit au commissaire de police en montrant un visage bien abîmé.

Le délit semblait patent : sans instruction, le dossier fut transmis directement au tribunal.

Vint l'audience : meurtrie dans son honneur et dans sa chair, la marchande d'articles de bureau déposa à la barre d'impressionnante façon. La parole fut donnée au prévenu. Ce fut alors un beau tumulte.

Lucien Gradier. — Madame est une menteuse !

C'est elle qui, sans relâche, me suppliait de ne pas rompre... Cette vieille....

La victime. — Horreur ! s'il est permis...

Le président. — Revenons aux faits.

Lucien Gradier. — Parfaitement, Monsieur le Président, et je vais vous prouver ce que j'affirme.

Et l'inculpé sortit de son portefeuille un document.

C'était une lettre de la maîtresse abandonnée qui, furieuse de se voir « lâcher », avait pris soin d'avertir l'épouse légitime de l'adultère que sans doute elle eût bien voulu prolonger.

La lettre était une confession :

« Madame, je vous demande pardon ; je ne savais pas que mon amant était votre mari. Quand vous étiez absente de Paris, j'ai couché dans votre lit, porté vos combinaisons, mis vos pantoufles,... pardon ! »

Le malheur fut que l'épouse trahie pardonna à son époux repentant : celui-ci, fort irrité contre la dénonciatrice, l'ayant rencontrée dans le square Montholon, la châtia.... l'on connaît la suite.

La lecture de la lettre vengeresse provoqua un éclat de rire : le tribunal mit les choses au point en condamnant l'ingénieur, dont le bras avait été trop leste, à 50 francs d'amende. La « victime » obtint pour ses « bleus » 1.000 francs de dommages intérêts.

Le ministre outragé

Une feuille humoristique de Reval (Esthonie) a publié un dessin représentant un homme assis sur un pot de porcelaine.

Le dessin n'était accompagné d'aucune légende. Mais les lecteurs reconnurent sans peine les traits familiers du ministre Hunesson.

Le ministre se fâcha et poursuivit le journal pour outrages.

Le procès vient d'avoir lieu, l'avocat du journal a développé dans sa plaidoirie les arguments suivants :

1° L'homme du dessin ressemble à M. le ministre, comme un sosie, mais ce n'est pas M. le ministre.

2° A supposer même que ce soit M. le ministre, il n'est pas du tout prouvé que le pot sur lequel il est assis est ce que M. le ministre pense, car ces pots-là ont généralement une anse, cette anse manque au pot du dessin.

3° Si on admettait même que le pot est vraiment ce que croit M. le ministre, encore n'y aurait-il rien d'outrageant dans ce dessin, car non seulement les ministres, mais même les rois...

Le tribunal, amusé, a acquitté le journal.

Un extincteur d'incendie qui met le feu

Une importante firme d'aviation — principal fournisseur de l'Etat — avait muni ses appareils d'un extincteur nouveau, dont le fabricant disait merveille : un dispositif automatique le faisait fonctionner dès que la température s'élevait à un certain degré à l'intérieur de la carlingue. L'avion ainsi armé fut soumis aux délégués de l'aéronautique : il fonctionna parfaitement ; l'Etat passa une grosse commande. On rentra l'appareil dans son hangar. Et tout le monde partit fort satisfait du vol de présentation.

Brusquement, cinq minutes après, une explosion formidable : l'extincteur venait de sauter, détruisant entièrement l'avion qui s'enflammait !

La commande fut aussitôt résiliée et un procès engagé contre le fabricant de l'extincteur.

Il se plaidait ces jours derniers devant la 5e Chambre civile : Mes Flandrin et Charles-Legrand soutenaient la demande et sollicitaient une expertise.

A quoi s'opposait le défendeur.

Vous ne faites pas, disait-il, la preuve d'un vice caché de mon extincteur.

Que vous faut-il de plus ?... répliquaient les adversaires : un extincteur qui met le feu a certainement un vice !... Cela ne s'est encore jamais vu.

Le tribunal, très embarrassé, a chargé un expert de résoudre la difficulté.

Le goût du risque

L'homme a été laissé en liberté provisoire.

A l'appel de son nom, il prend place au banc des inculpés et se campe, droit devant le tribunal, les bras croisés, regardant fixement ses juges.

C'est un représentant de commerce. Il a été pris en flagrant délit de vol dans un grand magasin : il ne s'agit point de la petite « bourgeoise » qu'un coupon de soie a tentée, ou une boîte de poudre. Une perquisition opérée à son domicile a fait découvrir un véritable bazar ; et cependant le coupable est dans une situation aisée : il gagne largement sa vie.

Le président de la douzième Chambre ne comprend pas : Pourquoi Louis Paltet a-t-il commis tant de larcins ? L'abondance du butin prouve qu'il a « travaillé » à de multiples reprises.

L'homme hésite.

— Allons, expliquez-vous, dit sévèrement le magistrat.

Chacun s'y met, pour tenter d'arracher au prévenu une réponse : le substitut, le défenseur, même le greffier, qui s'est arrêté d'écrire pour considérer ce voleur, qui n'est point banal.

L'aveu, enfin, échappe :

— J'aime voler, par goût du risque...

Le tribunal n'aime pas beaucoup cette témérité.

Alors, le coupable, comprenant que son argument de défense n'est pas susceptible de lui valoir une particulière indulgence, plaide les circonstances atténuantes :

— Que voulez-vous, mon président, quand je rentrais de voyage, j'étais désœuvré !

Il n'en faut davantage ; la condamnation tombe brutale : trois mois de prison sans sursis.

— Comme cela, conclut le président vous saurez vous occuper pendant quatre-vingt-dix jours...

A un autre....

Le meurtre par pitié

Le projet du nouveau code pénal tchécoslovaque contient un article autorisant le médecin à tuer les malades dans les cas désespérés, afin d'abréger leurs souffrances.

On sait que tous les codes existants punissent de pareils meurtres « par pitié ».

Le projet tchécoslovaque provoque de très vives discussions dans les milieux judiciaires et médicaux de Berlin et de Vienne.

Dans une cour de prison

— *Pour moi, c'est le chiffre 13 qui m'a porté malheur.*

— *Comment cela ?*

— *Les 12 jurés et l'avocat général.*

TRUQUAGES, ERREURS ET COMBINES DU SPORT

par C. A. GONNET

I. — LES PROFESSIONNELS

(Suite)

Ne parlons que pour mémoire de la natation de grand fond. Chaque été voit vaincre la Manche dans les deux sens. Soyez bien persuadés que peu de tentatives ont été sincères. Parmi les vainqueurs du « channel », nombreux ceux que, la nuit, remorqua le bateau convoyeur. Le truc? Rien de plus simple : une longue ficelle, attachée à un bouchon. Le nageur prend ce bouchon entre les dents, se laisse remorquer des milles et des milles...

Venons-en, négligeant les médiocres « ersatz », au sport, où les « combines » sont les plus nombreuses, les plus « classiques » : au

Cyclisme

Le cyclisme sur piste a ceci de curieux, que les mœurs sportives en sont totalement dissemblables, suivant qu'il s'agisse de sprint, de demi-fond, ou de course de primes.

Les exemples de collision entre coureurs de vitesse pure sont légion. Ce qui semble, dans une certaine mesure, les excuser ? Que les mêmes hommes, se retrouvant chaque dimanche, peuvent se rendre la politesse. Quant au public ? Il n'y voit que du feu. Il applaudit l'exploit de l'outsider. C'est dans l'ordre des choses.

— *Cependant, il serait injuste de laisser entendre que du haut en bas de l'échelle,* ces mêmes mœurs de.... camaraderie sportive soient admises. Prenez des Michard, des Faucheux... Rien à faire pour qu'ils vendent leur chance. Et c'est tant mieux.

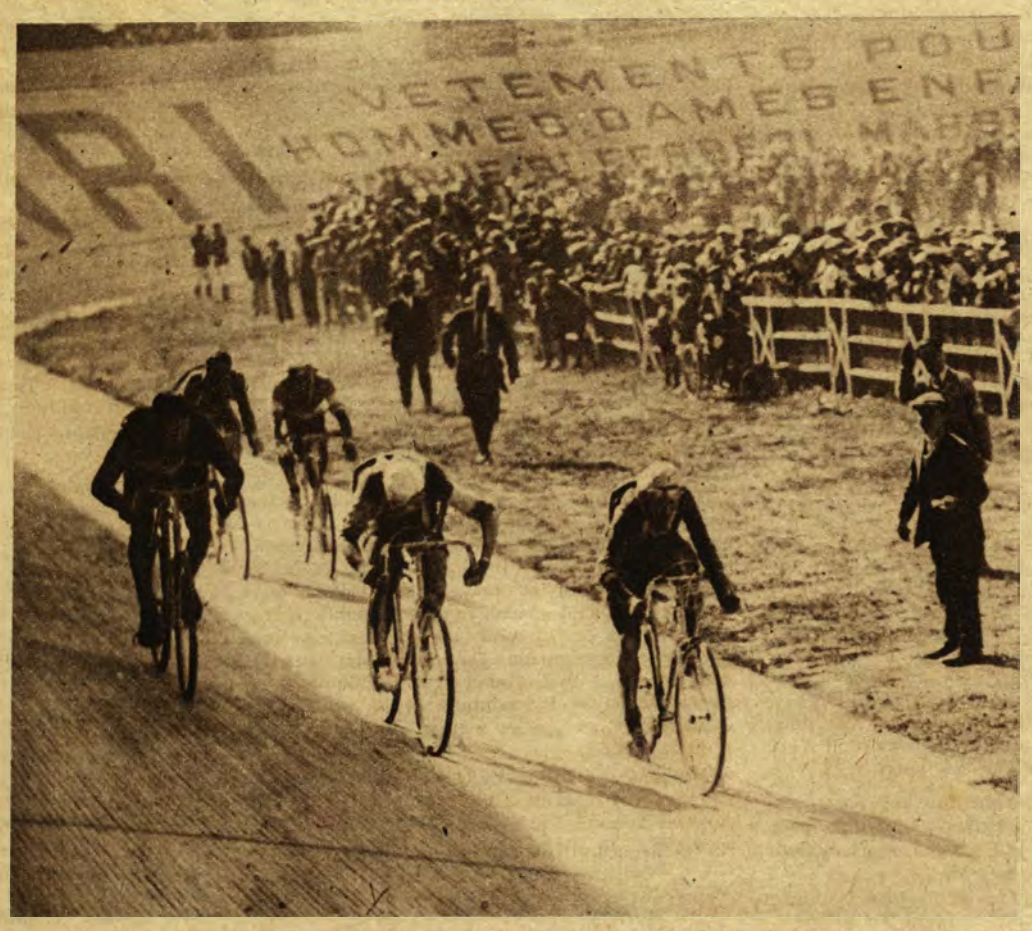
Derrière moteurs ? La sincérité est totale. Il s'agit de se maintenir pour les uns, de percer pour les autres. La lutte est ardente. Fini le trust de la piste par trois ou quatre leaders qui s'entrebattaient ! Les hommes nouveaux ont bouleversé les savants arrangements. Ils « bousculent le pot de fleurs ». Les histoires, si fréquentes, de pugilats au quartier des coureurs n'ont habituellement pas d'autre cause.

Enfin, pour les coureurs de primes, race déshéritée, il est certain que des combinaisons jouent un rôle actif dans la bagarre. Association de quatre ou cinq contre un seul, le plus souvent. Le malheureux, sans avoir rien vu, se trouve si bien enfermé au moment de la cloche qu'il n'est pas du tout « dans le bain » au sprint décisif.

Cela devient plus grave, quand ces pratiques s'accompagnent de « queues de poisson » dangereuses, de tassages ou de « balancements », qui peuvent, sinon provoquer la chute de la victime, du moins l'inciter à une prudence contraire à tous ses intérêts.

La course des Six-Jours, enfin, est l'apothéose des manœuvres louches.

Nous ne parlerons qu'incidemment du commerce des primes, que les coureurs aient des compères dans le public si spécial des Six Days, quoi de plus naturel ! Mais qu'un directeur de vélodrome puisse, à son gré, déclencher la plus sévère bataille ou laisser dormir les hommes sur leurs guidons — ceci en raison directe de l'affluence, des exigences du public — voici qui est un peu exagéré.



L'arrivée d'une étape du Tour de France en 1927, à Marseille. On a déclaré vainqueur le coureur du milieu, sur les trois qui se présentent en tête (Frantz). Or, il est facile de voir que, par rapport à la ligne d'arrivée, le coureur de droite a une nette avance.

Dans les courses de Six Jours, les combinaisons commencent à s'échafauder vers le quatrième jour, quand l'esprit et le corps, à la fois accablés, ne permettent plus aux " victimes " de réagir. C'est alors, parmi la " salade " des tours perdus et gagnés, une véritable foire à la victoire. Le public, pourtant averti et connaisseur, accepte tout, applaudit à tout rompre, ne s'émeut d'aucun renversement brusque de situation. Public en or !

Il est advenu, parfois, que la malhonnêteté sportive aille plus loin. Ce furent des substances nocives furtivement mêlées au thé ou au café des bidons ; des soporifiques administrés à dose massive, des bicyclettes « maquillées ». Pareils procédés relèvent autant de la justice tout court que de la justice sportive ; ceux qui en furent victimes étaient, pour la plupart, des routiers.

Car la route, elle aussi, voit fleurir des actes déloyaux. Coureurs qui « becquètent de l'aile », c'est-à-dire s'accrochent au pare-boue d'une automobile, qui « en croquent », c'est-à-dire profitent du sillage d'une voiture ou d'une moto pour revenir sur le peloton de tête ; concurrents qui font « enfermer » leurs rivaux au moment de l'emballage, ou les coupent dans leur effort au moyen d'une « queue-de-poisson » bien sentie, ou les « envoient dans les balustrades », en les « tassant », en les serrant » ; comparses, qui provoquent la chute du leader, accompagnée, si possible, d'un bris de roues. On a même vu des anonymes s'efforcer d'entraîner l'athlète redoutable dans le piège de « l'erreur de parcours ».

Heureusement — devons-nous ajouter — il s'agit de professionnels, qui ne s'en laissent point accroire. Pour avoir été, au début de leur carrière, victimes de procédés « en marge », les cyclistes apprennent à se défier du chat enfariné. Ils réfléchissent : ils sont méfiants et rusés, souvent leur aspect rustique et épanoui, leur silence normand dissimulent une aptitude singulière à déjouer les embûches, à prévenir les « surprises » tramées comme à plaisir par un destin malin. Finauds, ils ne se laissent pas prendre aux finasseries : on peut assurer que tel, qui fut « fait en double » une fois par un adversaire, ne le sera pas deux.

D'autres, tant d'autres combines ! Chaque épreuve, avec son règlement spécial, en voit fleurir de nouvelles. Si les engagés d'un Tour de France, par exemple, mettaient autant d'ingéniosité à tenter loyalement leur chance, qu'ils en apportent à essayer de frauder, ils auraient quelques probabilités de succès de plus.

Il en résulte, pour le cyclisme, une espèce de « nouvelle sincérité », faite de toutes ces défiances. A force de prévoir et de craindre, l'athlète en selle fuit la compagnie d'un lot trop compact ; il aime à rouler en solitaire, l'esprit attentif seulement aux obstacles de l'ennemie pire : la route. Venu l'instant du sprint, de l'effort final, il songera tellement à se dégager du paquet, qu'il partira de loin, de très loin, à l'assaut de la ligne blanche.

Pour cette raison — et quelques autres — le cyclisme conserve une suffisante apparence de lutte loyale. Les kilomètres, quoi qu'il arrive, sont là, avec leurs difficultés, leurs traîtrises, leur fatigue. Il faut les vaincre, c'est-à-dire, quoi qu'on fasse, quoi qu'on imagine, « appuyer sur les manivelles ».

(*A suivre*).

La vie aventureuse et la mort tragique de la Baronne Pussy Uhl "Nana" de l'Allemagne Impériale

Berlin, novembre 1928.

Une grande dame de l'ancien régime la baronne Fischler von Trenberg, tombée depuis quelques années dans le demi-monde berlinois où elle était connue sous le nom de Pussy Uhl, vient d'être trouvée assassinée dans son luxueux appartement de Bayerische Platz.

Un autre cadavre, celui du lieutenant aviateur Beese, gisait à ses côtés.

Il y a un mois, déjà tout le quartier de la Bayerische Platz avait été réveillé au milieu de la nuit, par une fusillade qui avait éclaté dans la maison de Pussy Uhl.

Quand la police y pénétra, elle trouva dans la chambre à coucher de la baronne un homme grièvement blessé : Pussy Uhl, elle-même, avait reçu une balle de revolver.

L'homme était un boxeur, nommé Hein, d'une réputation plus que douteuse. Pussy Uhl déclara que l'auteur de l'attentat était son ami, « le Comte Arnim », mais elle refusa de fournir d'autres précisions.

Toutes les recherches de la police restèrent vaines. On acquit cependant la certitude que le « Comte Arnim » était le pseudonyme d'un escroc de grande envergure.

Mais quels furent les motifs de l'agression ? La police ne put le savoir.

On apprit seulement qu'à sa sortie de l'hôpital, Pussy Uhl reprit avec le « Comte Arnim » les relations tragiquement interrompues.

Le souper tragique

Le soir du drame, le « Comte Arnim » qui logeait chez Pussy Uhl arriva — d'après la déposition de la femme de chambre — avec un paquet contenant un souper froid et deux bouteilles de champagne.

Pussy Uhl congédia les domestiques, déclarant qu'elle allait sortir après le souper... Une heure après, des coups de revolver retentirent dans la nuit.

La police trouva, cette fois, deux cadavres : Pussy Uhl, habillée pour sortir, était assise sur une chaise, le corps incliné sur la table. Le « Comte Arnim » la tête ensanglantée, était à moitié couché à côté d'elle.

Le pseudo comte fut immédiatement identifié comme étant le lieutenant aviateur Beese.

Il a été jusqu'à présent impossible d'éclaicir ce qui s'est passé entre les deux amants. On sait seulement que Pussy Uhl avait chez elle des lettres extrêmement compromettantes pour l'aviateur et que ce dernier insistait depuis longtemps pour qu'elle les lui rendît.

Quelques instants avant le drame, tous deux avaient fait des calculs sur des feuilles de papier... Pussy Uhl, morte, serrait encore un crayon dans ses doigts glacés.

Mais quel mystère existait entre les deux amants? Ils emportent leur secret dans la tombe.

Le roman d'une baronne

Quelle étrange existence que celle de Pussy Uhl !

Fille d'un tailleur d'Offenbach, elle avait été dans sa jeunesse merveilleusement belle... Elle ne tarda pas à être très connue dans le monde où l'on s'amuse, aussi bien à Berlin, qu'à Paris, à Nice et à Monte-Carlo.

Elle compta alors parmi ses amis, des grands ducs russes et autrichiens, des magnats hongrois, des lords anglais, et finit pas épouser le baron Fischer von Trenberg, lieutenant de la marine.

Devenue baronne, elle pénétra dans les milieux de l'aristocratie berlinoise. Elle fut l'amie de la princesse Louise de Cobourg et de la princesse Alexandra Von Ysenburg Budingen.

Mais déjà, avant la guerre, elle commença à avoir des démêlés avec la police.

Aidée d'un fameux escroc, connu sous le nom de Baron George de Foqué, elle fabriqua un faux testament, persuada un notaire berlinois qu'elle avait hérité d'un prince impérial de la famille des Habsbourg et se fit ainsi délivrer des sommes importantes.

Une autre fois, elle fut mêlée à une scandaleuse affaire de mœurs. Mais elle fut acquittée pour insuffisance de preuve.

En vieillissant, celle qui fut surnommée « la Nana de l'Allemagne impériale » se mit à exercer le métier d'usurière. Elle prêtait de l'argent aux jeunes officiers, et leur rendait d'autres services plus tendres encore. Elle fonda, en outre, un consortium pour l'exploitation de tripots clandestins et de maisons de rendez-vous.

Le dernier amant de l'étrange baronne, le lieutenant Beese, avait 34 ans, elle en avait 58. On suppose que Pussy Uhl l'avait entraîné dans certaines de ses opérations « commerciales ».

Le lieutenant aurait voulu se séparer d'elle et reprendre les documents compromettants. C'est au cours d'une discussion à ce sujet que Beese aura vraisemblablement tiré sur sa maîtresse, et se sera fait justice ensuite.

Page 14 :

Le plus passionnant des Romans policiers

LE CINÉMA ROMANESQUE

NOUVELLE COLLECTION

-1-

CHANG

3f50

PIERRE HUMBOURG

-2-

METROPOLIS

3f50

ALIN LAUBREAUX
SERGE PLAUTÉ

-3-

L'ÉQUIPAGE

3f50

J. KESSEL

CHAQUE VOLUME ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES REPRODUCTIONS CONTIENT, EN OUTRE, UNE BELLE PHOTOGRAPHIE A CONSERVER

LIBRAIRIE GALLIMARD

1 VOLUME LE 1er DE CHAQUE MOIS

EN VENTE PARTOUT

RP

A l'instar de Raspoutine

Un Archevêque d'une secte dissidente organisait dans un couvent polonais de véritables scènes d'orgies mystiques

Sur la plainte du clergé catholique polonais, l'archevêque de la secte dissidente des mariavites vient d'être poursuivi et condamné à Plock (Pologne).

Voici sur cette étrange affaire qui semble relever bien plutôt des mœurs que de la théologie ce que notre correspondant particulier de Varsovie nous communique.

Varsovie, Novembre 1928 (De notre correspondant particulier).

ERS Plock, à une centaine de kilomètres de Varsovie, se dresse un couvent au centre d'un vieux parc.

Les murs, hauts, comme ceux d'une citadelle, semblent défier les indiscrétions.

Ceux qui passent devant l'entrée se signent et disent, croyants ou incrédules : « Voilà de braves gens, utiles et pleins de foi. »

Ce couvent, Maria Kozlowska le créa, voilà une quarantaine d'années.

C'était une paysanne pieuse, une visionnaire comme notre Jeanne d'Arc.

Elle entendit des voix : « L'immoralité du clergé est un scandale. » Des avertissements du Saint-Esprit lui insufflèrent d'entreprendre une action réformatrice.

De toute son âme, de toute sa foi ardente, elle avait fondé, seule, sans secours, une congrégation qui prit et qui conserve la règle humaine de Saint François d'Assise.

Elle eut tout d'abord l'approbation de Rome. Une bulle papale lui reconnut le droit de donner à la nouvelle congrégation le nom des Mariavites, le Saint-Siège reconnaissait ce que plus tard devait bannir le clergé polonais. Tant que vécut Maria Kozlowska, une sainte, l'ordre grandit en autorité et ses richesses prospérèrent.

Cent mille fidèles la vénérait quand elle mourut en 1922. C'est avec l'aide d'un savant théologien, l'archevêque Kowalski, que la sainte avait créé ce couvent de Plock.

Il était humble, il devint formidable sous l'impulsion d'un homme qui s'y entendait mieux en affaires qu'en théologie.

Fedmann, l'étranger

Dans les collèges d'Allemagne, Kowalski avait fait la connaissance de Philippe Fedmann. Il s'en souvint lorsqu'il eut pris la direction du couvent des Mariavites.

Autant par amitié que parce qu'il avait discerné en Fedmann de grandes qualités, il fit appel à son concours.

Ce n'était pas une mauvaise idée et c'était une bonne action.

Etrange personnage que ce Fedmann !

Il avait fait des études très poussées en Allemagne, qui dénotaient un esprit éclectique.

On peut dire qu'en France, il eût été tout à la fois licencié ès lettres, en droit, docteur en médecine, ingénieur par-dessus compte.

Par ailleurs, âme forte et cœur bien trempé. Il se battit pour des idées, pour des hommes qui représentaient ces idées ; aussi, pour des femmes qui ne représentaient rien d'autre que la basse prostitution de Berlin ou de grandes villes d'Allemagne.

C'est précisément à propos d'une de ces histoires que Kowalski, le savant théologien, eut l'occasion d'exercer sa reconnaissance de " potache " et d'enrôler dans ses rangs, Fedmann, l'étranger.

Philippe Fedmann, un soir d'ivresse, dans une brasserie de Breslau où il se trouvait en compagnie d'une femme, se prit de querelle avec un homme qui regardait trop amoureusement la femme. Il le provoqua en duel et le tua.

Il passa la frontière, entendit parler du couvent des Mariavites, s'y présenta et tomba dans les bras de son vieux camarade d'études Kowalki.

En pleurant, il lui raconta ce qui s'était passé. Kowalksi l'entendit, comprit, pardonna.

Et Fedmann devint du jour au lendemain l'animateur du couvent.

Sous son administration, soixante églises et un magnifique palais épiscopal furent construits. On édifia des internats gratuits pour les enfants, où l'enseignement était donné d'après les méthodes les plus modernes, un grand hôpital, un asile pour les vieillards et une maison de retraite pour les artistes pauvres.

Leur colonie agricole, à Felizianoff, était la plus belle du monde et leurs fabriques de textile, leurs jardins fruitiers, leurs boulangeries, leurs pâtisseries n'avaient pas d'égales en Pologne.

Plus de 200 nonnes vivaient dans le couvent, derrière les hauts murs, au centre du parc, sur les bords de la Vistule. Près d'elles, 10 moines habitaient les cellules du Palais épiscopal.

Mais mourut Maria Kozlowska. Quant sa belle âme s'envola, avec elle disparut du grand parc austère, du couvent aux règles rigides, le souffle divin qui animait tout, purement.....

Le clergé polonais s'inquiète

C'est presque de suite à sa mort que des choses étranges commencèrent à se passer au couvent.

La sœur Isabelle Wilneka fut désignée par l'archevêque Kowalski comme nouvelle abbesse.

Elle était jeune et jolie, trop jeune et trop jolie.

Une nuit, le coadjuteur Prouchniewski, homme mystique et innocent, la vit qui sortait de la cellule de l'archevêque.

Cette infraction fondamentale à la règle lui donna un tel coup au cœur qu'il s'évanouit et tomba gravement malade.

Sur son lit d'hôpital, il apprit qu'à la réunion du chapitre, on venait de décider une grande chose, sous l'inspiration du Saint-Esprit : *chaque prêtre mariavite devait avoir une épouse mystique.*

C'était là, très exactement, un schisme.

Les mariavites disaient bien que ces mariages ne comportaient pas de relations charnelles et qu'ils étaient, par conséquent, sans péché.

Selon eux, ces unions permettaient à deux êtres de communier pleinement avec la Divinité, sous forme d'agapes, telles que l'entendaient les premiers chrétiens, mais qui n'en sont pas moins proscrits par l'Eglise.

D'ailleurs, ces amours mystiques ne restaient pas toujours sans conséquence, et le directeur des internats mariavites dut faire installer des pouponnières, quelques mois après la décision du chapitre.

Epouvantables orgies

En 1925, un commerçant de Varsovie, M. Zarbelski, entra en relations d'affaires avec le couvent des Mariavites. Fedmann lui acheta bientôt pour deux millions de marchandises — meubles, tapis, pianos, etc.

M. Zarbelski se lia d'amitié avec Kowalski, Prouchniewski et les autres chefs de la secte. Il leur confia son fils unique, âgé de 11 ans.

Mais un jour, Fedmann qui, jusqu'alors avait exactement réglé les traites aux échéances, lui fit une déclaration qui ne manqua pas de l'impressionner : " Le Saint-Esprit s'est révélé à l'archevêque. La fin du monde est proche et par conséquent, il est inutile que nous payions nos dettes. A quoi cela vous servirait d'avoir de l'argent dont vous n'aurez plus bientôt le loisir de profiter ? "

Une autre révélation qui contrariait d'ailleurs la première, voulait que le fils de Zarbelski se destinât à l'Eglise.

Le marchand montra son mécontentement. Il n'était évidemment pas touché par la grâce ; le Saint-Esprit le laissait froid et s'il consentit sans trop de peine à ce que son fils restât au couvent, il ne s'accommoda point de l'explication de Fedmann quant aux dettes.

Mais craignant de tout perdre, il rentra son cri et continua de fréquenter les mariavites.

Il délaissa un peu les supérieurs et se fit des amis parmi les moines et les nonnes.

Aussi quand il reçut en été 1926, la visite d'une religieuse mariavite, Janina Badowska qui venait " pour une chose grave ", il ne s'étonna point.

Mais quand elle lui eût dit que dans les cellules du couvent se déroulaient d'épouvantables orgies sexuelles qu'elle ne pouvait supporter, il pensa à faire une enquête.

Bientôt d'autres Mariavites enrichirent sa documentation.

Ce fut d'abord une autre nonne, Marie Niewiadowska qui s'enfuit du couvent et vint lui confirmer les dires de sa compagne.

Puis un moine, Dziewulsky lui raconta qu'à Feliizanow, dans la colonie agrciole des Mariavites, il avait surpris l'archevêque Kowalsky, embrassant avec ardeur les sœurs Clémentine et Milosz.

D'autres moines, d'autres nonnes le prirent pour confident.

C'était, disaient-ils, chaque nuit, des scandaleuses scènes de stupre. La luxure la plus effrénée régnait au couvent. Il s'y déroulait d'odieuses scènes d'amour bestial. Des embrassements compliqués, des passions folles avaient remplacé les nuits calmes.

Le procès à huis clos.

A tous, Zarbelsky demanda de consigner par écrit leurs confidences et il en fit un dossier qu'il transmit au parquet de Plock.

Le clergé de Pologne était inquiet depuis longtemps déjà, des agissements des mariavites.

Ce fut grâce à sa forte pression que le procès vint devant la Cour d'assises de Plock.

Les personnes qui s'étaient confiées au marchand, déposèrent devant les jurés.

Elles déclarèrent que, chaque nuit, l'archevêque faisait venir dans sa cellule plusieurs jeunes nonnes légèrement vêtues et préalablement stylées par l'épouse mystique de Kowalski, l'abbesse Isabelle.

Elles chantaient et dansaient devant lui ; se dévêtaient totalement ; mangeaient des fruits et buvaient du vin noir, lourd d'alcool, tandis que l'évêque admirait leurs corps souples et leurs jeux, étendu sur son lit couvert de myrtes et de roses.

Une ou deux des plus jolies passaient ensuite toute la nuit avec l'archevêque et l'abbesse.

D'aucunes étaient des adolescentes de 12 à 14 ans.

Un jour, un jeune prêtre français, professeur à Utrecht, fut envoyé de Hollande dans le couvent Mariavite pour y enseigner la patrologie.

L'archevêque Kowalski décida de lui donner pour épouse mystique, la sœur chérubin très belle et issue d'une famille extrêmement riche.

Le jeune professeur assista, effaré, à des agapes mystiques où " tout était permis ".

Une nuit, la sœur Chérubin vint le chercher et l'amena en traîneau à Felizianow.

Là, elle le quitta un moment. On lui ouvrit une cellule. Il y avait deux lits, couverts de roses, entourés de plantes vertes.

La sœur Chérubin revint bientôt. Elle souriait et sous sa transparente robe de lin, son beau corps était entièrement visible.

Le jeune théologien s'enfuit.

C'est à peu près ce qui fut dit par les témoins de l'accusation : dix nonnes et des prêtres, devant les jurés. Des détails scandaleux, qu'il nous est impossible de rapporter, furent en outre donnés.

Mais les Mariavites se défendirent.

L'archevêque est un Saint

Dix nonnes et quelques moines ! Mais contre eux des centaines de témoins, moines, religieuses, adeptes, fidèles qui vinrent clamer l'innocence de Kowalski.

A les entendre, il était impossible de trouver homme plus pur, plus austère, plus dévoué à l'Eglise et à ses semblables.

Les témoins de l'accusation n'étaient que des hystériques ou des individus payés par les adversaires des mariavites ou bien encore des fournisseurs mécontents (ce qui n'était pas un système de défense à dédaigner).

Les plaidoiries, comme les interrogatoires et comme le réquisitoire, furent prononcées à huis clos.

Les avocats représentèrent le couvent de Plock comme un paradis terrestre.

Il semble bien, en effet, que l'on y vivait à peu près nu, à l'état de nature, ainsi qu'au Paradis, avant le péché.

Mais ici, y eut-il péché ?

C'était l'avis des témoins à charge : ce fut celui de la cour d'assises polonaise qui condamna l'archevêque Kowalski à 4 ans de prison pour outrages aux mœurs et détournement de mineures.

Cet arrêt de justice n'a pas diminué l'influence des mariavites.

Bien au contraire, on affirme que la fille d'un ancien ministre polonais a quitté sa famille pour se refugier au couvent de Plock.

Une de ses amies, la comtesse Racinska, une des plus jolies femmes de Varsovie, l'y a suivie.

Elles ont ainsi voulu, disent-elles, protester contre le jugement.

Elles sont prêtes, l'une et l'autre, à contracter un mariage mystique avec Kowalski.

Celui-ci, dans sa prison, dédaigneux et indulgent, supporte avec patience, la peine qui l'a frappé.

Il se croit un martyr mais il n'est sans doute qu'un mystique détraqué.

La Russie là-dessus a sa page étrange, teinte du sang de Raspoutine.

L'Allemagne eut Hartmann, le sinistre boucher qui se croyait inspiré, lui aussi.

* * *

Chaque jour, dans sa prison, Kowalski reçoit la visite de jolies femmes.

A quelques kilomètres de là, sous les frais ombrages du parc de Plock, au bord de la Vistule, des jeunes filles, radieusement belles, prient pour leur archevêque, pour leur époux mystique.

Egon ZET.

Deux des épouses mystiques de l'Archevêque, quittant la Cour d'Assises. Honteuses, elles se cachent la figure devant les objectifs.

Trois autres épouses mystiques de l'Archevêque :

Au centre,

Osinonwa, la plus jeune du couvent.

PROCHAINEMENT

Le scandale de Scottland Yard

le drame du Club des Princes

ou

la vengeance d'un roi.

Un moderne Sherlock-Holmes: Vance, expert en crimes

LA SÉRIE SANGLANTE

***Grand Roman policier inédit,* par S. S. VAN DYNE**

Traduit et adapté de l'anglais par S. Mandel et R. Duchateau. *(Suite)*

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Philo Vance, riche amateur New-Yorkais, se passionne pour les investigations criminelles. Son amitié avec le haut magistrat qu'est l'attorney de district Markham lui a déjà permis quelques sensationnelles enquêtes dont toute la gloire est revenue pour le public au sergent Heath, un policier routinier et sans intelligence. Voici le nouveau drame auquel s'intéresse Philo Vance. La nuit précédente un mystérieux visiteur a pénétré dans l'Hotel Greene où vit une vieille famille Newyorkaise composée de la mère paralytique, de deux fils, Chester et Rex et de trois filles Julia, Ada et Sibella. L'assassin a tué Julia et blessé grièvement Ada. Le sergent Heath qui fait à Vance et à Markham un récit de ce qu'il sait du crime croit que ce double attentat est dû à un cambrioleur surpris.

Un apprenti cambrioleur, possesseur d'une clef ouvrant l'entrée principale de l'hôtel Greene, murmure Vance. Epatant !

— Je n'ai pas dit qu'il avait la clef, Monsieur, protesta Heath. Je ne fais que relater ce que nous avons trouvé. On a pu laisser la porte ouverte par inadvertance ; ou alors quelqu'un la lui a ouverte.

— Continuez votre récit, Sergent, dit Markham en jetant à Vance un regard réprobateur.

— Bon, une fois le docteur Dorémus arrivé, il examina le corps de l'aînée des femmes, ainsi que les blessures de la plus jeune, après quoi, je fis subir un interrogatoire à tous les membres de la famille, ainsi qu'aux domestiques ; un sommelier, deux bonnes et une cuisinière. Chester Greene et le sommelier seuls, avaient entendu le premier coup de feu, vers onze heures et demie. Mais la seconde détonation réveilla Mrs Greene, dont la chambre est voisine de celle d'Ada. Quant aux autres membres de la famille, ils ont continué à " roupiller" tout le long de la petite fête. A mon arrivée, ce bonhomme de Chester les avait déjà tous réveillés. J'ai parlé à chacun d'entre eux, mais personne n'était au courant de rien. Au bout de quelques heures, je suis reparti après avoir laissé un homme à l'intérieur et l'autre dehors. Puis j'ai mis en branle tous les trucs habituels et ce matin, le capitaine Dubois a fait de son mieux pour relever toutes les empreintes digitales qu'il a pu trouver. Le Docteur Dorémus a fait enlever le corps pour procéder à l'autopsie et nous aurons son rapport ce soir. Mais il ne faut pas compter trouver de ce côté-là un indice qui puisse nous servir à quoi que ce soit. Elle a été tuée en face, de très près, presque à bout portant. Quant à l'autre femme, la jeune, elle était toute tachée de poudre et avait sa chemise de nuit brûlée. Elle a reçu le coup dans le dos. Et voilà à peu près tout le boniment ».

— Avez-vous pu recueillir des indications quelconques de la plus jeune ?

Pas encore. Elle était sans connaissance cette nuit, et ce matin, trop faible pour parler. Mais le docteur Von Blon m'a dit que nous allions probablement pouvoir l'interroger cette après-midi.

— Ca me fait penser à quelque chose, Sergent, dit Vance qui avait semblé écouter avec indifférence ;

Parmi les habitués de l'hôtel Greene, y avait-il quelqu'un qui possédât une arme à feu ?

Heath lui lança un regard pénétrant.

— Ce Chester Greene a dit qu'il possédait un vieux revolver 32 qu'il avait coutume de serrer dans un tiroir du bureau dans sa chambre à coucher.

— Ah ! par exemple, il avait un revolver ? L'avez-vous vu ?

— J'ai demandé à le voir, mais il n'a pas pu mettre la main dessus. Il dit qu'il ne l'avait pas vu depuis des années mais qu'il devait certainement traîner quelque part. Il m'a promis de le déterrer aujourd'hui.

— Ne vous leurrez pas de ce vain espoir, Sergent.

Vance regarda Markham, songeur.

— Vous pensez que s'étant aperçu de la disparition de son revolver, il a pris peur ?

— Ma foi ! Quelque chose dans ce genre... Peut-être bien, on ne peut pas dire. C'est diablement troublant.

Tournant un œil indolent vers le sergent :

— A propos, de quelle espèce d'arme se servait votre cambrioleur ?

Heath fit entendre un lourd éclat de rire.

— Vous marquez des points, Monsieur Vance. J'ai les deux balles 32, provenant d'un revolver non-automatique. Mais vous n'allez pas insinuer...

L'heure avançait et Markham interrompit la discussion. Nous nous séparâmes en prenant rendez-vous pour le début de l'après-midi à l'Hôtel Greene.

CHAPITRE III

L'Hotel Greene.

L'hôtel Greene, comme l'appelaient communément les vieux Newyorkais, est une sorte de relique des temps révolus, conservé comme un oasis de calme au milieu d'un quartier commercial et fiévreux. C'était une maison de deux étages et une mansarde bâtie dans un style composite où le gothique dominait. Il occupait avec le jardin entouré de hautes murailles qui y était attenant, une sorte de petit ilôt entre la 53e et la 54e rues. Un autre côté était bordé par les eaux sombres d'un bras de l'Hudson, l'Eastriver.

Lorsque nous pénétrâmes pour la première fois dans la propriété Greene, elle nous sembla entièrement enveloppée d'une atmosphère de froid glacial, de mauvais augure. Tous les arbres et arbustes étaient dénudés, à l'exception de quelques buissons dont les branches éternellement vertes étaient chargées de neige. Les treillis décharnés s'accrochaient le long des murs comme autant de noirs squelettes, tandis que la neige s'empilait partout en tas réguliers. Seule, l'allée avait été hâtivement et imparfaitement balayée. Les pierres grises se confondaient presque avec la couleur du ciel de plomb et je fus secoué d'un frisson d'angoisse, lorsque j'entendis résonner sous mes pas, les marches qui conduisaient à la haute porte d'entrée, surmontée d'un fronton en ogive.

Le sommelier Sproof, un petit vieux aux cheveux blancs et à la face sillonnée de rides profondes nous reçut en silence, avec une dignité toute funéraire, et nous introduisit immédiatement dans un grand salon sombre et triste, dont les fenêtres aux lourds rideaux s'ouvraient sur la rivière. Quelques instants après, Chester Greene fit son entrée et salua Markham avec une courtoisie qui frisait l'obséquiosité ! Il ne daigna accorder qu'un unique et hautain salut à Vance, Heath et à moi-même.

— Vous êtes infiniment bon d'être venu, Markham.

Sa voix trahissait une nervosité intense.

Il s'assit sur le bord d'une chaise et tira de sa poche un étui à cigarettes.

— Je présume que vous voulez avant tout, procéder à votre interrogatoire. Qui dois-je faire venir, pour commencer ?

Nous pouvons laisser cela pour le moment, dit Markham. Je désirerais d'abord savoir le nombre de vos domestiques. Dites-moi tout ce que vous savez sur leur compte.

Greene s'agita sur sa chaise et sembla éprouver de la difficulté à allumer sa cigarette.

— Nous n'en avons que quatre. Vous connaissez déjà le vieux Sproof qui, depuis trente ans, nous sert à la fois de sommelier, de valet et de majordome, c'est une véritable peste, mais il nous est indubitablement dévoué. Deux femmes de chambre, Hemming — une baptiste fanatique — depuis 10 ans dans la maison, et Barton, une soubrette qui se croit irrésistible. Enfin, nous avons comme cuisinière, une grosse Allemande que mon père a engagé un an avant sa mort, en donnant des ordres pour qu'elle puisse rester ici jusqu'à sa mort. Nous avons un jardinier l'été, mais pas de chauffeur. C'est un embêtement dont nous nous passons. Nous conduisons nous-mêmes.

— Maintenant, dit Markham, qui, durant le récit avait pris quelques notes, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je voudrais visiter la maison.

Greene se leva avec empressement et ouvrit la marche dans la direction du grand hall principal.

Pour donner ses explications, Greene avait pris un air pompeux. « Je n'ai pas besoin de préciser que nous venons de quitter le salon. Derrière, au fond du hall, (il indiqua une pièce qui se trouvait au-delà du large escalier de marbre blanc), se trouvait la bibliothèque et le cabinet de travail du patron. Mère le tient fermé depuis la mort du vieux — espèce de piété sentimentale — pour mon compte, je lui ai assez souvent répété qu'elle ferait mieux de le nettoyer et d'en faire une salle de billard.

Il traversa le hall et rejeta en arrière, les tentures qui masquaient une porte en ogive, faisant face au salon.

— Voici la grande salle de réception, dont nous ne nous servons guère à l'heure qu'il est. Une pièce idiote qui sent le renfermé et où les tuyaux de cheminée ne tirent pas. De l'autre côté de ces portes, c'est la salle à manger, et plus loin, l'office du sommelier et la cuisine. Vous désirez visiter le département culinaire ?

— Non ! Je ne pense pas, dit Markham. Pourrions-nous maintenant voir le second étage ? »

Nous montâmes l'escalier principal qui contournait une statue de marbre un Falguière, je crois et nous nous trouvâmes dans le hall supérieur, du côté opposé à la façade de la maison, où trois grandes fenêtres très rapprochées l'une de l'autre laissaient voir des arbres squelettiques.

La disposition des pièces au second étage était simple et bien en rapport avec la large architecture rectangulaire de la maison. Mais, pour plus de clarté dans mon récit, je joins à ces lignes un plan sommaire de l'étage, car c'est exclusivement grâce à la disposition des pièces que le meurtrier put mettre à exécution, le monstrueux projet qu'il avait conçu.

Il y avait à cet étage, six chambres à coucher, trois de chaque côté du hall, occupées chacunes par un membre de la famille. Sur le devant de la maison, à notre gauche, se trouvait la chambre du frère cadet, Rex Greene. La chambre voisine de la sienne était celle d'Ada suivie d'un cabinet de toilette assez spacieux qui reliait cette chambre à celle de Mrs. Greene située du même côté, sur l'arrière de la maison.

La chambre de Mrs Greene formait une saillie par rapport au niveau général de ce côté ouest de la maison, et dans l'angle ainsi formé, se trouvait encastré un petit porche de pierre entouré d'une balustrade et complété par un étroit escalier. Cet escalier bâti contre la maison, descendait jusqu'à la pelouse. Des portes françaises reliaient le porche à la chambre de Mrs Greene comme à celle d'Ada.

Du côté opposé du hall, se trouvaient les trois chambres occupées par Julia, Chester et Sibella sur l'arrière, et celle de Chester au centre. Aucune de ces chambres ne communiquait avec les autres.

Il faut aussi noter que les portes donnant accès aux chambres de Sibella et de Mrs Greene se trouvaient derrière l'escalier principal, tandis que celles de Chester et d'Ada débouchaient directement sur l'escalier et celles de Julia et de Rex, plus loin, vers le devant de la maison. Entre les chambres d'Ada et de Mrs. Greene, il y avait un petit placard à linge, et l'on trouvait l'escalier de service dans la partie postérieure du hall.

Après nous avoir brièvement expliqué cette disposition, Chester Greene traversa le hall jusqu'à la chambre de Julia.

— J'imagine que c'est par ici que vous voudrez venir tout d'abord, dit-il en ouvrant brusquement la porte. Rien n'a été déplacé, ordre de la police, mais je ne vois guère à quoi ou à qui pourrait servir toute cette literie maculée. Quel effroyable gâchis ! »

La chambre était vaste et richement garnie de meubles Marie-Antoinette, tendue de satin vert-sauge. En face de la porte, on apercevait un lit à baldaquin sur dais ; quelques taches fon-

(Illustration de M. Rudis.)

Vance sortit sa montre... Nous attendîmes quelques minutes qui nous semblèrent interminables.

cées témoignaient silencieusement de la tragédie qui s'y était déroulée la nuit précédente.

Une fois que Vance eût noté la disposition du mobilier, son regard fut attiré par un lustre de cristal, à la mode d'autrefois.

Est-ce là la lumière que vous avez trouvé allumée en entrant dans la chambre de votre sœur cette nuit, M. Greene ? demanda-t-il sans avoir l'air d'attacher aucune importance à cette question

L'autre, agacé fit signe que oui.

— Et où donc, sans indiscrétion, se trouve l'interrupteur ?

— Derrière ce placard. Greene indifférent, indiqua un beau meuble très ouvragé derrière la porte...

Invisible, hein, pas vrai ? » Vance se dirigea sans se presser vers l'armoire et jeta un coup d'œil derrière.

— Ahurissant, ce voleur ! Puis il s'approcha de Markham et lui dit quelques mots à voix basse.

Au bout d'un instant, Markham approuva de la tête.

Greene, dit-il, je voudrais que vous retourniez dans votre chambre et que vous vous allongiez sur votre lit dans la position exacte que vous aviez lorsque vous avez entendu la première détonation. Quand je frapperai au mur, levez-vous et reproduisez tous vos gestes de la nuit précédente, exactement comme vous l'avez fait à ce moment-là ! Je voudrais vous chronométrer ».

L'homme se raidit et lança à Markham un regard chargé de protestation et de rancune.

— Oh, par exemple ! Commença-t-il.

Mais, presqu'au même instant, il haussa les épaules et l'air à la fois soumis et provocant, quitta la chambre en refermant la porte derrière lui.

Vance sortit sa montre, et Markham après avoir laissé à Greene le temps de gagner sa chambre, frappa le coup convenu. Nous attendîmes quelques minutes qui nous semblèrent interminables. Puis nous vîmes la porte s'entr'ouvrir et le regard de Greene scruter les murs ; lentement, ses yeux détaillaient tous les objets de la pièce ; enfin, il ouvrit la porte plus grande, pénétra d'un pas hésitant et se dirigea vers le lit.

— Trois minutes et vingt secondes, annonça Vance.

Tout à fait inquiétant... Selon votre idée Sergeant, que pouvait bien faire le rôdeur dans cet intervalle entre les deux coups ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? répliqua Heath.

Il était probablement en train de chercher à tâtons, l'entrée de l'escalier.

S'il avait passé tout ce temps à chercher, il aurait certainement fini par tomber dessus.

Markham interrompit cette discussion en proposant d'aller jeter un coup d'œil sur l'escalier de service, par lequel le sommelier était descendu, entendant la première détonation.

Nous ne tenons pas à visiter les autres chambres pour le moment, ajouta-t-il, sauf cependant celle de Mrs Ada que nous verrons aussitôt que le docteur le jugera possible. Et à propos, quand connaîtrez-vous sa décision, Greene ?

— Il a promis de venir à trois heures et pour la ponctualité c'est un vrai démon de l'exactitude. Il a envoyé ce matin, une nurse pour veiller sur Ada et sur sa mère.

— Dites-moi, Monsieur Greene, interrompit Vance, votre sœur Julia n'avait-elle pas l'habitude de s'enfermer ?

La mâchoire de Greene s'affaissa légèrement, tandis que ses yeux s'ouvraient démesurément. « Dieu de Dieu si ! Maintenant que vous m'y faites penser... Elle s'enfermait toujours »

Vance, l'air absent, fit un signe d'approbation et nous repassâmes dans le hall.

Nous étions déjà sur le point de descendre lorsque nous entendîmes de la porte à demi-ouverte sur notre droite :

— C'est vous, Chester ? Qu'est-ce encore que ce tapage ? Vous croyez donc qu'on ne m'a pas encore assez tourmentée et tortueée ?

S'approchant de la chambre de sa mère, Greene passa la tête par la porte.

— Ça va bien mère, fit-il avec humeur. Ce n'est que la police qui est en train de fureter par ici.

La police ? La voix se fit dédaigneuse. Que leur faut-il encore ? Ils croient donc ne m'avoir pas assez martyrisée la nuit dernière ? Pourquoi donc, au lieu de comploter derrière ma porte et me déranger, ne vont-ils pas plutôt à la recherche du scélérat ? Alors c'est la police — le ton se fit vindicatif faites-les entrer sur le champ et laissez-moi leur parler. La police, en vérité !

Greene jeta un regard désespéré à Markham qui ne répondit que par un signe, et nous pénétrâmes dans la chambre de la malade. C'était une vaste pièce avec les fenêtres sur les trois faces, meublée avec beaucoup de soin, avec les objets les plus hétéroclites.

Un énorme lit de repos, servait de couche à la maîtresse des lieux, qui s'y tenait toute recroquevillée, à demi-appuyée sur une pile de coussins en soie multicolore. Malgré ses soixante-cinq à soixante-dix ans, les cheveux étaient encore presque noirs. La longue face chevaline jaunie et ridée comme un parchemin ancien respirait encore une vigueur surprenante ; un châle d'Orient brodé était posé sur ses épaules, et le tableau qu'elle formait dans le cadre de cette pièce si baroque était d'un exotisme extrême. A ses côté, se tenait une nurse aux joues roses, qui formait un singulier contraste avec la femme alitée.

Chester Greene présenta Markham et se crut dispensé de faire connaître à sa mère, le reste de notre groupe. D'abord, elle demeura impassible, puis, après avoir pendant quelques instants, évalué Markham du regard, elle fit un geste de résignation mitigée de rancune et lui tendit une longue main osseuse.

Je suppose qu'il n'y a aucun moyen d'éviter que ma maison soit envahie de cette façon, dit-elle en affectant une lassitude résignée. Moi qui justement faisais tout mon possible pour prendre un peu de repos. Mon dos me fait tellement souffrir aujourd'hui après toutes les émotions de la nuit. Mais, qu'importe ce que souffre une vieille femme paralysée comme moi ?

Markham balbutia une protestation polie et dit :

— Je ne veux pas vous déranger plus qu'il n'est absolument nécessaire, Madame. Mais vous pourriez nous être d'une aide très efficace en nous autorisant à vous poser une ou deux questions.

Qu'est-ce qu'un dérangement de plus ou de moins ? fit-elle. Voilà bien longtemps que je m'y suis accoutumée. Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

Markham s'inclina avec une politesse tout à fait *ancien régime* :

Vous êtes bien bonne Madame ».

Puis, après un court silence :

Monsieur Greene me dit que vous n'avez pas entendu le coup de feu tiré dans la chambre de votre fille aînée, mais que la détonation dans la chambre de votre fille Ada vous a réveillée.

C'est exact. Elle acquiesça lentement de la tête. La chambre de Julia est assez éloignée, à l'autre extrémité du hall. Mais Ada laisse toujours ouvertes les portes qui séparent ma chambre de la sienne, pour le cas où j'aurais besoin de quelque chose la nuit. Il est donc naturel qu'une détonation dans sa chambre m'ait réveillée... Voyons un peu, je venais probablement de m'endormir ; mon dos m'avait donné beaucoup de mal, la nuit dernière. Toute la journée il m'avait fait souffrir, mais bien entendu, je n'en avais parlé à aucun de mes enfants. Ils se soucient bien peu des souffrances que peut endurer leur vieille mère paralysée... Et c'est précisément là, au moment où j'étais parvenue à m'assoupir, que ce bruit vint me réveiller et me voilà de nouveau privée de sommeil, seule, étendue ici, impuissante, incapable de remuer et me demandant avec angoisse quelle chose affreuse allait bien pouvoir m'arriver.

Dites-moi, reprit Markham, une fois réveillée par le bruit de la détonation n'avez-vous rien entendu de plus dans la chambre de Miss Ada ?

J'entendis la pauvre enfant tomber ou du moins c'est ce qui m'avait semblé.

Mais aucun autre bruit ? Des pas, par exemple ?

Des pas ? Elle semblait faire un effort pour rassembler ses souvenirs. Non, aucun pas.

N'avez-vous pas entendu s'ouvrir ou se fermer la porte qui donne dans le hall, Madame ?

C'était au tour de Vance à l'interroger.

La vieille dame le dévisagea de ses yeux perçants.

Non ! Je n'ai pas entendu de porte s'ouvrir ou se fermer.

— Voilà encore quelque chose de bien étrange, n'est-ce pas ? poursuivit Vance, car il est certain que le meurtrier est sorti de la pièce.

(A suivre)

Dans notre Bibliothèque

LES DERNIÈRES AVENTURES DE SHERLOCK-HOLMES

(Albin Michel, éditeur).

Ce fut un plaisir pour le docteur Watson, nous annonce Conan Doyle, de retrouver la maison de Baker Street, l'appartement du premier étage et cette chambre toujours en désordre qui avait vu débuter tant de curieuses aventures. Il n'eut qu'à promener le regard autour de lui pour reconnaître les cartes scientifiques pendues au mur, la table de chimie corrodée par les acides, le seau à charbon plein de tabac et de vieilles pipes...

Tous les amis de Sherlock Holmes, ceux surtout qui croyaient le vieux détective depuis longtemps mort et enterré, auront eu dès l'abord, la même joyeuse surprise. Il n'a pas changée. Le voici, les pieds sur les chenets, enseveli dans le grand fauteuil de cuir, émergeant de l'éternel nuage de fumée qui cache au profane sa méditation sybilline. Et voici cet honnête docteur Watson toujours fier d'accomplir l'ingrate mission que l'auteur lui a confiée — à savoir de proclamer par sa propre nullité le génie de son éminent partenaire. Il est d'une stupidité de plus en plus touchante.

Sherlock Holmes — c'est l'auteur lui-même qui nous l'apprend — fit ses débuts dans *Un crime étrange*, et *La Marque des Quatre*, deux petits romans publiés entre 1887 et 1889.

Et c'est en 1891 — dans le Strand Magazine — que s'ouvrit par *Un Scandale en Bohême*, la série des contes dont il allait être le héros. Ces contes sont au nombre de cinquante, sans compter les douze qui font la matière de ce dernier volume.

Tout cela, évidemment, ne le rajeunit pas. Qu'a-t-il de nouveau à nous raconter ? Peu de chose, à la vérité. Il semble bien que pour satisfaire les plus fidèles de ses lecteurs, le vieux détective ait, cette fois-ci, râclé le fond de ses tiroirs. La plupart des histoires qu'il exhume de ses dossiers auraient pu sans grande perte pour nous, continuer d'y dormir sous une poussière déjà cinquantenaire. Elles sont pauvres d'invention. S'il est rare qu'on ne découvre pas dans le sujet de chacune de ces nouvelles, une donnée originale, il est plus rare qu'on y trouve d'autres raisons d'intérêt.

L'histoire des *Trois Garrideb* est peut-être la meilleure du recueil. Le stratagème qu'imagine un astucieux filou pour éloigner le trop crédule Nathan Garrideb d'une maison où se trouve cachée une fortune, est d'une ingéniosité peu commune. Le *Mystère du Pont de Thor* est un récit simple et solidement charpenté. Avant de se donner la mort, une femme délaissée, folle de jalousie, a minutieusement réglé les détails d'une mise en scène qui fera croire que sa rivale l'a assassinée. Il s'en faut de bien peu que la découverte d'une aussi cruelle machination ne nous fasse frissonner. Mais la ficelle qui actionne la gachette du revolver meurtrier, est, hélas, bien usée...

Cet ancêtre des détectives n'a guère renouvelé ses méthodes. Il n'a pas renoncé à s'escrimer du microscope sur des cheveux coupés en quatre, ce qui lui permet toujours de découvrir — infailliblement — et le tonnage du navire et l'âge du capitaine. Son flegme est de plus en plus britannique ; son humour a subi sans se laisser entamer, l'épreuve du temps. Il n'a jamais été très jeune ; il est terriblement vieux garçon maintenant.

« Je crains, avoue Conan Doyle avec beaucoup de bonne grâce que M. Sherlock Holmes ne finisse par ressembler à ces ténors célèbres qui, survivant à leur époque, restent toujours tentés de multiplier les adieux à leurs indulgents auditoires. L'heure est venue pour lui de disparaître... »

Hélas ! qui songerait à le contredire ?...

LE PETIT TRESOR

Est-ce un roman d'aventures ? Si l'on veut. En tout cas l'on y trouve tout ce que peut réclamer le lecteur le plus exigeant. Un détective amateur engagé par esprit chevaleresque dans la plus périlleuse aventure, un voleur, deux voleurs, toute une bande, un milliardaire américain, une mère éplorée, une jeune fille peu sympathique, une autre jeune fille qui est bien la plus délicieuse créature. De l'amour, du sang (très peu, à vrai dire), des batailles, à coup de revolver dans un parc désert, un siège en règle, un enlèvement, une rançon... Il est difficile de demander plus.

Mais tout cela n'est pas très sérieux.

Le jeune Ogden Ford est le personnage important de cette histoire. On ne peut rêver enfant plus convoité et plus antipathique. Il est horriblement mal élevé, atrocement égoïste, parfaitement désagréable. Pourtant son père, le milliardaire, Roi d'une quelconque industrie d'outre-Atlantique, ne songe qu'à le garder jalousement, sa mère qui est divorcée, trame des plans pour le ravir à la garde paternelle. Il est par ailleurs l'objet de convoitises moins désintéressées : deux voleurs, Buck Mac Ginnis, bandit de grand chemin et Sam Smith, gentleman cambrioleur, essayent, chacun pour son compte, et par des moyens tous différents, de l'enlever pour en tirer une grosse rançon. Enfin, un jeune aristocrate anglais, Pierre Burns, d'abord amoureux de la jeune fille numéro 1 qui est toute dévouée à Mme Ford, puis de la jeune fille numéro 2 qui a la confiance de M. Ford, se fait pion de collège pour enlever le jeune Ogden, puis, changeant de camp en même temps que de fiancée, ramène l'enfant au bercail et se met à le défendre contre les nouvelles tentatives d'enlèvement qui ne manquent pas de se produire.

Les tribulations du jeune Ogden, ainsi, tiraillé en tous sens, sont fort comiques. Il traverse d'ailleurs tous ces événements avec une placidité remarquable ; l'heure du thé le préoccupant beaucoup plus que les menaces d'enlèvement, d'où qu'elles puissent venir.

Ce roman qui, je l'espère, sera bientôt traduit en français a toutes les chances de plaire à cette classe de lecteurs qui ne répugne pas à la confusion des genres — je veux dire aux lecteurs de Mark Twain ou de Mac Orlan — Il réussit à amuser, sans que, de ce fait, l'action perde tout intérêt dramatique. C'est un mérite assez rare.

Roger GALLOIS

LISEZ

Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures

c'est la plus captivante ···· lecture ····

la Collection que chacun doit posséder

GASTON LEROUX
La Farouche Aventure

JEAN D'HOUREC
La Fille au Masque pourpre

RENÉ GIRARDET
L'Étrange Monsieur de Lorgemont

KRIJANOVSKAIA
L'Elixir de longue vie

G. G. TOUDOUZE
L'Homme qui volait le Gulf-Stream

G. G. TOUDOUZE
L'Éveilleur de Volcans

A. W. MASON
Le Reflet dans la Nuit

C. A. GONNET
Sur la Piste blanche

JEAN FOURNIER
Iggins & C° détectives

HENRI CLÉRYS
Naïlé Hanoum, capitaine turque

GUSTAVE LE ROUGE
Le Secret de la Marquise

GUSTAVE LE ROUGE
Une Mission Secrète

une fois commencée, cette lecture ne vous laissera

ni repos, ni trêve

LIBRAIRIE GALLIMARD
Chaque volume, sous couverture illustrée 8 fr.

EN VENTE PARTOUT

Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom : .....

Prénoms : .....

Profession : .....

Adresse : .....

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement : .....

Remplissez ce bulletin et envoyez-le à la :

Direction du journal **DÉTECTIVE**
35, rue Madame, PARIS (6e) Tél. LITTRÉ 32-11

Votre abonnement partira du jour de sa réception

La Publicité du DÉTECTIVE force toutes les portes

Un important événement dans le journalisme :

Achetez cette semaine le 1er Numéro de

GRINGOIRE

Le grand hebdomadaire Parisien, Littéraire et Politique

Publié sous la direction de

H. de CARBUCCIA, J. KESSEL et Georges SUAREZ

Articles de Raymond POINCARÉ, Louis BARTHOU, Edouard HERRIOT, André TARDIEU, Louis LOUCHEUR.
Chronique politique de Georges SUAREZ.
Critique littéraire de Marcel PRÉVOST et Henri BÉRAUD.
Critique théâtrale de Francis de CROISSET et J. KESSEL.
Choses vues : Raymond RECOULY.
Critique musicale de AURIC. **Chronique mondaine** de la princesse Lucien MURAT.
Portraits par Henri BÉRAUD, Louis LATZARUS, Joseph DELTEIL, Jean de PIERREFEU, Georges SUAREZ.
Reportages et Voyages d'Henri BÉRAUD, Albert LONDRES, Paul MORAND, ROUBAUD, Marise QUERLIN, L.-C. ROYER, Pierre DAYE, J. KESSEL.
Dessins et caricatures de GUS BOFA BIB, PEDRO, BILS, Jean ROUTIER, Roger ROY, MONIER, GROWE, FERJAC, etc...
Nombreux échos politiques, littéraires, artistiques, mondains, etc.
Romans et Nouvelles de Marcel PRÉVOST, Henri de RÉGNIER, Paul BOURGET, Henri BORDEAUX, Abel HERMANT de l'Académie Française, ROSNY aîné, ROSNY jeune de l'Académie Goncourt, COLETTE, Cl. FARRÈRE, GÉRARD d'HOUVILLE, Henri BÉRAUD, Roland DORGELÈS, Maurice DEKOBRA, Pierre BENOIT, Paul MORAND, Maurice LARROUY, Paul CHACK, SOMERSET MAUGHAM, Jacques de LACRETELLE, Alfred SAVOIR, ARMANDY, BIRABEAU Pierre MILLE, Gabriel de LA ROCHEFOUCAULT, Armand MERCIER, GYBAL, André SAVIGNON, Armand PRAVIEL, Charles PETTIT, Pierre BOST, Édouard DULAC, Bernard NABONNE, BOUCHARDON, BOUCARD, LUCIETO, J. KESSEL.
Articles de François PIÉTRI, Albert BESNARD, André CHEVRILLON, Édouard ESTAUNIÉ, HENRI-ROBERT, Georges LECOMTE, de l'Académie Française, Lucien DESCAVES de l'Académie Goncourt, Pierre BONARDI, LUGNÉ-POE, Pierre BRISSON, Professeur, Marcel ACHARD, André BEUCLER, Fernand DIVOIRE, Paul LOMBARD, Louis-Léon MARTIN, FERRI, PISANI, Hervé LAUWICK, PORTMANN professeur, Jean DORSENNE, J. ARNAVON, Pierre BENARD, G.-A. MASSON, Raymonde LATOUR, Raymond MILLET, Étienne REY, etc.

GRAND CONCOURS

500.000 francs de prix - 1er prix : 100.000 francs en espèces

GRINGOIRE Qui comprendra 12 grandes pages de journal sera largement diffusé par les soins des MESSAGERIES HACHETTE

Prix : 0.75 (les deux premiers numéros 0.50)

BUREAUX : 20, Avenue Rapp, PARIS (VIIe) Téléphone : SÉGUR 83-24 et 95-21

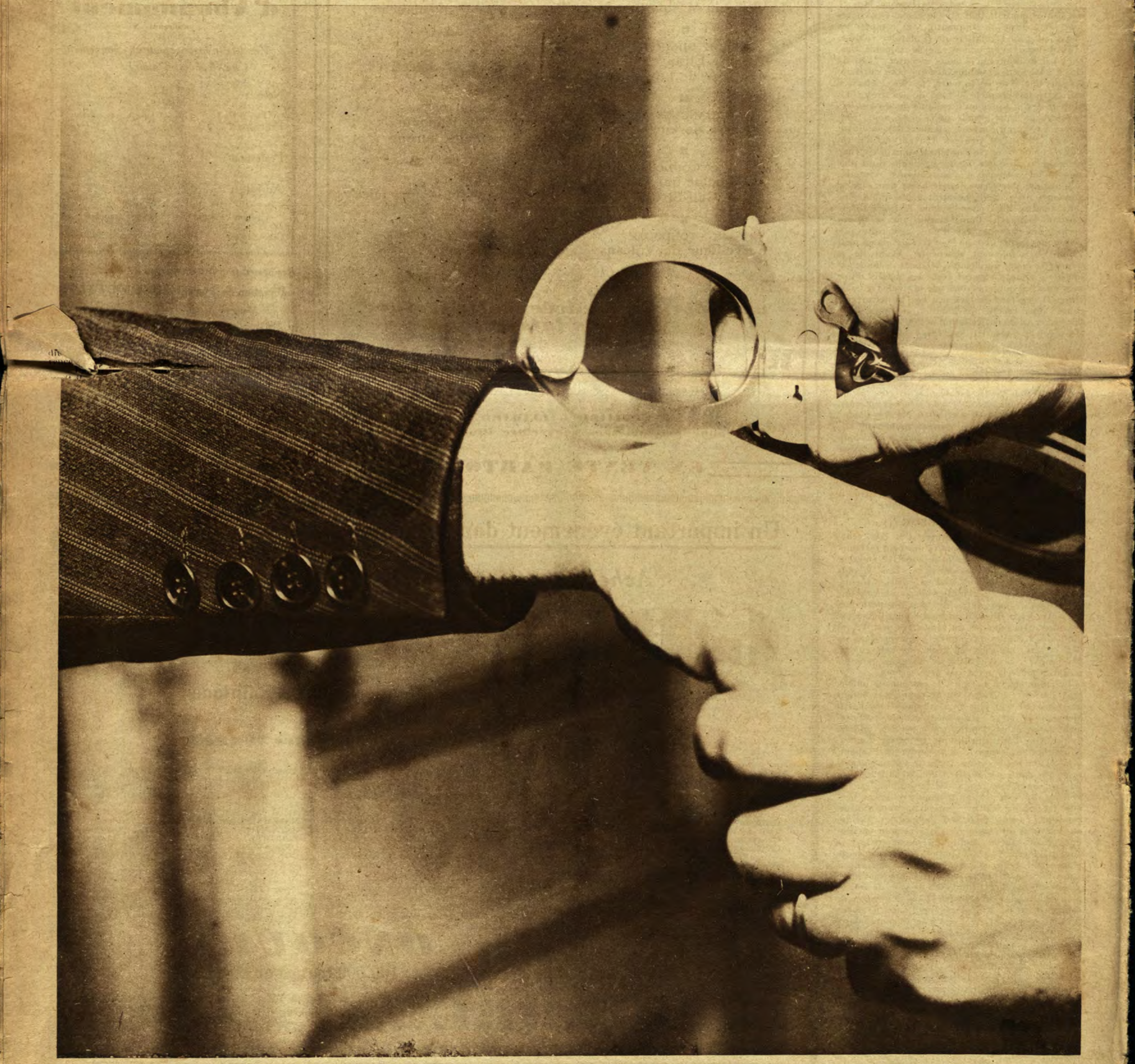
Exceptionnellement les deux premiers numéros 0 fr. 75

1re Année - no 2 | Tous les Jeudis | 16 pages | 8 Novembre 1928

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Bas les mains!..



Des nouvelles menottes automatiques viennent d'être mises en service par la Préfecture de Police... Voici le poignet du premier malfaiteur sur qui elles ont été utilisées

R. C. Seine N° 125.070. Héliogravure Georges Lang, 11 bis, Rue Curial, Paris - 1928